

PUTE...

Charline88



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Charline88

Pute...



Sommaire

| | |
|------------------------|----|
| 1. Les études | 3 |
| 2. Les bons conseils | 9 |
| 3. Pratiques inconnues | 15 |
| 4. Présentation | 21 |
| 5. La danse | 27 |
| 6. Dépucelage | 35 |
| 7. Être une femme | 41 |
| 8. L'engrenage | 51 |
| 9. Erreur d'aiguillage | 63 |

1. Les études

Le gâteau d'anniversaire qui arrive sur la table porte vingt-cinq bougies. Mes copines de la fac de médecine ont bien tout prévu. Et je dois souffler celles-ci avec le sourire. Ce sont des rires et des embrassades entre nous cinq à n'en plus finir. Oui, nous sommes toutes en dernière année de médecine, et de temps en temps comme ce soir c'est la fête. La mienne en l'occurrence puisque cette dînette m'est entièrement dédiée. Je vais coiffer Sainte-Catherine... Vingt-cinq piges et pas de mari, mais les études ne sont pas si simples... surtout dans notre domaine.

Et comme j'ai l'intention de me spécialiser en pédiatrie, j'en prends encore pour deux années supplémentaires. Toutes ici ont un petit ami sauf ma pomme. Ce qui ne veut pas dire pas de relations avec des hommes... Des mecs, j'en ai eus à moi seule, durant ces cinq dernières années, plus que toutes mes copines réunies. Oui, mais...

★

— Sarah... mais qu'est-ce que tu fiches ? Tu rêves ou quoi ?

— Mais non, maman...

— Tu sais, je voulais te dire... pour tes études... je ne suis pas sûre de pouvoir payer. Ma retraite est si mince que j'ai déjà du mal de boucler les fins de mois...

— Maman ! Ce n'est pas dramatique... je ferai un prêt étudiant...

— C'est quoi ce genre de prêt ?

— Ben, la banque nous prête une certaine somme, à la condition que nous la remboursions, évidemment.

— Oui, c'est comme un emprunt, en fait.

— C'est cela, mais les mensualités sont différées... et ceci jusqu'à la fin de nos études. Ils demandent seulement un justificatif annuel, une assurance que nous continuons bien à bosser, en fait.

— Mais tu n'as pas de boulot. Comment feras-tu pour t'en sortir ? Ça coûte, les études, et celles que tu envisages sont de plus très longues.

— Oui, mais d'un autre côté, médecine c'est aussi un gage de sérieux.

— Je devrai me porter caution pour toi ?

— Non, pas du tout. Dès que je travaillerai, j'aurai deux ans pour rembourser.

— Tu es certaine que tu n'auras pas d'ennuis, au moins ?

— Mais non ! Ne t'inquiète pas ! Je ne veux pas être une charge pour toi.

— Une charge... Je t'aime, Sarah, et tu devrais le savoir. Mais ton père ne paie même plus ma prestation compensatoire, et c'est compliqué en ce moment pour garder la maison.

Nous avons arrêté de discuter de cela. C'est vrai qu'à vingt-et-un ans je ne voyais pas la vie de la même façon. Je ne savais pas encore qu'il existait deux catégories de personnes : celles qui ont de la chance et de l'argent, et les paumées, comme maman et moi, qui subissons les aléas de la vie.

★

Devant ce gâteau aux bougies encore fumantes, je me remémore cet après-midi-là. Un jour passé, mais pas si lointain.

Pleine de mes certitudes, presque souriante avec à la main le dépliant publicitaire de la banque où je possédais un compte. Mon arrivée dix minutes avant l'heure pour mon rendez-vous, puis le conseiller qui m'a fait poireauter dans une antichambre. Et enfin

l'entrée dans le burlingue du gus. Il était plus âgé que ma mère, ce type. Par contre, il était sapé comme un milord. Costard-cravate bleu marine, des yeux qui louchaient sur mes formes. Il ne parlait pas, tapotant seulement sur son clavier. Et la douche froide qui a soudain accompagné les paroles du banquier :

— Ça va être compliqué, Mademoiselle, pour ne pas dire impossible. Vous n'avez que trente euros sur votre compte. Pas de rentrée d'argent importante à venir...

— Non. Si je suis ici, c'est bien pour trouver une solution avec vous ; je dois aussi accessoirement manger, et malheureusement au moins deux fois par jour, comme tout le monde.

Il a tout juste levé les yeux, et la moue que ses lèvres arbo-raient n'avait rien de rassurant. Mon trait d'humour le laissait aussi indifférent qu'une pierre. Moi qui escomptais que je pourrais franchir l'écueil de l'argent pour payer ma chambre et la nourriture de l'année de cours à venir, je frissonnai d'un coup. Ce type me dévisageait avec une sorte de condescendance qui m'a donné envie de lui dire ce que je pensais. J'ai encore tenté de parlementer et je lui ai sorti leur foutue pub.

— Mais... c'est bien chez vous qu'ils proposent ce genre de prêt.

— Bien sûr, Mademoiselle. Mais il faut une caution solide derrière, et si je jette un coup d'œil sur le compte de votre mère... ça me paraît peu probable que mon supérieur accepte.

— C'est juste cinq mille euros... et puis un jour, après mes études, j'aurai obligatoirement un travail ; et les médecins sont plutôt bien lotis, question revenus !

— Je vous l'accorde, mais rien ne nous prouve que vous allez pouvoir tenir le rythme de ces cours. La médecine est une spécialité qui a le plus de candidats et le moins d'élus.

— Alors dites-moi ce que je dois faire. Je dois vivre aussi.

— J'en conviens. Vous n'avez donc que votre maman comme famille ? Personne ne peut vous donner un coup de pouce ?

— Croyez-vous que je serais là si c'était le cas ? Je dois donc crever ou abandonner ce qui me tient le plus à cœur ! Comment voulez-vous que les jeunes s'en sortent si des gens comme vous nous ferment les portes au nez ?

— Je comprends et me mets à votre place.

— Ça m'étonnerait, voyez-vous : il vous faudrait un cœur pour cela !

J'ai quitté le bureau de ce salopard avec la rage qui me nouait les tripes. En errant dans les rues, mes pas m'ont amenée vers un troquet où, avec mes amis étudiants, nous allions parfois prendre un pot. Et Peggy – « Peg » pour les intimes – avait le derrière vissé sur un tabouret haut devant le zinc.

— Salut, Sarah ! Oh la-la... tu tires une de ces bobines... Tu as un problème ?

— Quoi ?

— Ta tronche, ma belle... tu vas ou reviens d'un enterrement ?

— Oui... celui de mes études, on dirait.

— ... ?

— Je suis allée voir le banquier... celui de cette pub.

— Et alors ? Raconte !

— Il m'a presque envoyé balader : pour lui, les gens fauchés, c'est de la merde.

— Je vois. Te bile pas, il y a toujours des solutions, des bons plans pour sortir de la mouise.

— ... Comment ça ? Je ne vois pas trop...

— Ben... tu peux faire comme moi. Je vis pas trop mal, non ?

— Parce que tes parents sont plutôt aisés. Je n'ai que ma mère, moi, et elle ne gagne pas grand-chose ; juste de quoi payer les frais de notre maison. Quant aux bourses que je vais toucher, si elles sont reconduites, ça suffit à peine pour le loyer de ma chambre au CROUS.

— Mes parents ? Ce sont des ouvriers textiles, et ils n'ont pas les moyens de raquer pour mes études. Tu saisis ? Nous sommes bien logées à la même enseigne, dans une galère identique.

— Mais... on a pourtant l'impression que tu as toujours de quoi vivre bien...

— J'ai un bon plan, et si tu veux, on peut en parler. Mais pas ici. Tout à l'heure dans ta ou ma piaule ?

— ... Tu es sérieuse, là, Peg ?

— On ne peut pas l'être plus, ma belle. En attendant, je t'offre un drink ?

— ... Je... je sais pas trop.

— Ne t'inquiète pas. Prends un truc costaud ; de toute manière, c'est pour te remettre d'aplomb, et tu en as bien besoin. Et puis je te dis que je paie : alors... profite-en.

★

— Vingt-cinq ans, c'est chouette d'avoir encore la vie devant toi, Sarah ! Arrête de ruminer je ne sais quoi. Coupe ce fichu gâteau qui nous fait envie. Allez, tu ne vois pas qu'on en salive depuis un moment ?

— Oui, oui. Mais avant je veux vous remercier, toutes. C'est sympa, ce... cette surprise pour mon anniversaire.

— Ben, tu en aurais fait autant pour nous... et puis tu es la meilleure d'entre nous. Tu es toujours là quand l'une de nous a besoin de toi ; on sait pouvoir compter sur toi. Nous sommes toutes certaines que tu t'occuperas bien de nos mioches ; même Virginie est d'accord, et pourtant elle n'a guère confiance en qui que ce soit. On se demande même si elle s'aime elle-même...

Nous nous esclaffons toutes ! La longue lame du couteau de cuisine vient d'entrer dans la génoise et la crème moka. Déjà les yeux ronds et la bouche en cul de poule, les minettes autour de moi se lèchent les babines. Gourmandise, quand tu nous tiens ! Elles ont toutes les quatre des étoiles dans les prunelles. Alors comme

ça, pour ces gentillesse, pour toutes leurs attentions, j’embrasse mes amies une par une.

— Tu ne vas pas nous faire chialer ! Pas aujourd’hui !

— Mais non...

— Tu es la plus riche de nous toutes.

— Oui, riche de votre amitié, Mesdames ; pour le reste...

— Pas la peine de nous la jouer à l’humilité ; d’habitude, c’est toujours toi qui paies la bouffe de nos petites soirées. Alors bien que nous n’ayons pas tes moyens, nous tenions à te renvoyer l’ascenseur au moins une fois. Alors tes vingt-cinq berges, vieille fille, sont les bienvenues.

L’hilarité est de nouveau générale. Mais si je ris, c’est peut-être pour masquer la partie sombre du roman... ce qu’elles ne savent pas, et que je souhaite qu’elles ne sachent jamais.

Les assiettes à dessert sont distribuées et un bon Crémant d’Alsace coule dans les verres à moutarde recyclés de Clothilde, chez qui nous nous trouvons pour l’occasion. Donc si les yeux pétillent quelques minutes plus tard – ou plus exactement si les miens laissent échapper quelques éclats d’eau du cœur – je mets cela sur le compte de l’émotion de ce solennel moment.

Bien que...

2. Les bons conseils

Un gin... le verre devant moi, je l'avais siroté sans hâte en retournant dans ma tête toutes les idées qui découlaient de sa phrase bizarre : « J'ai un bon plan, et si tu veux, on peut en parler. Mais pas ici... » Qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir trouvé comme solution ? Les plus folles me venaient à l'esprit. J'ai regardé Peggy avec un œil neuf, et d'une certaine manière elle représentait du coup l'espoir pour moi. Puis nous avons quitté le café pour rentrer dans nos chambres, distantes d'à peine deux cents mètres. Nous marchions l'une près de l'autre dans un silence seulement entrecoupé par les moteurs des voitures que nous croisons.

Je tremblais sans doute un peu en pénétrant dans son antre. Sa chambre était si pareille à la mienne... Tout était en ordre, bien rangé, le lit fait : ça se voyait que nous étions des filles. Quand elle s'est enfin tournée vers moi, elle avait une sorte d'air grave.

— Je peux te faire confiance ?

— ... ?

— Ce que je vais te dire doit impérativement ne pas sortir d'ici. Tu ne juges pas et tu fais ensuite selon ta conscience, mais tu ne dois en aucun cas parler à quiconque de ce que je vais te raconter.

— C'est si grave que ça ? Tu ne braques pas des banques, tout de même ? Pourtant, elles le mériteraient bien un peu...

— Mais non. J'ai ta parole ?

— Juré, craché, cochonne qui s'en dédit !

— D'accord, alors écoute...

Peggy, assise près de moi sur son lit, m'a alors raconté comment un soir elle avait fait la connaissance d'un monsieur assez âgé... autant que son père. Et qu'ils avaient sympathisés, puis, de fil en aiguille, elle s'était ouverte à lui sur ses difficultés financières. L'autre lui avait alors proposé de l'aider, moyennant quelques petits « services » : pas besoin d'être bachelière pour comprendre de quoi il retournait. Et en échange d'une nuit de temps à autre, Sarah avait retrouvé une situation plutôt stable et ne s'en plaignait pas, bien sûr.

Ce gentil papa gâteau continuait à la recevoir quand elle en éprouvait le besoin, et ses soucis s'étaient envolés avec lui.

— Il a plein de copains qui sont... comment te dire ça... à la recherche d'un peu de bon temps. Tu comprends ? Et nous sommes des filles : c'est donnant-donnant.

— Un échange de bons procédés ? C'est ce que tu me suggères, là ? Tu sais comment ça s'appelle, ça ?

— Tu as promis de ne pas me juger. Tu sais, et c'est à toi de décider. Mais tes études valent bien un petit sacrifice... d'autant que tu es très douée. Le monde est ainsi fait que les hommes et les femmes ont parfois ce genre de relation... pour des motifs légitimes.

— Ouais, mais de là à coucher pour...

— Arrête ! Tu préfères sans doute aller bosser au McDo du coin et être crevée à ne plus pouvoir suivre tes cours ? Là, ça dure une heure par mois, et le reste du temps tu fais comme bon te semble, ce qui te plaît. Envolé, le stress de la bouffe à payer ; oublié, le manque d'argent. Et un petit plaisir peut en cacher de bien plus grands...

— Mais... tu... enfin... tu étais vierge avant ?

— Ah, je vois... Tu l'es, n'est-ce pas ? Tu n'as jamais couché avec un garçon ?

— Ben... non. Ça... ça fait mal ? Et puis, pour la première fois, faire ça avec un vieux... tu imagines un peu ?

— Tu n'es pas obligée de prendre un tout vieux non plus. Tu sais, celui que je rencontre de temps en temps, il a cinquante ans et il est très doux.

— Quand même... Tu as comme moi vingt ans ; trente ans de plus que nous...

— La douceur n'a pas d'âge, et puis je vis bien mieux depuis que je l'ai rencontré.

— Tu es amoureuse de lui ?

— Ça n'a rien à voir. Il est toujours là pour moi. Quand j'en avais besoin, il a su me tendre la main, et je suis sûre que, pour toi aussi, quelqu'un de ses amis pourrait également te sauver. C'est bien à toi de décider. Tu sais où me trouver, et je ferai passer le message si tu le désires, quand tu le voudras.

— Je... je ne suis pas franchement emballée... Je...

— Réfléchis ! Après tout, c'est ton cul, et tu en fais ce que bon te semble. Mais ma porte t'est ouverte, d'accord ?

— ...

Pas envie de répondre, et au fond de moi j'étais un peu secouée par ces révélations. Le fait qu'elle m'ait fait aussi suffisamment confiance pour m'en parler me prouvait, s'il en était besoin, que son estime pour ma petite personne était grande. Pas une seule seconde je n'ai songé que, peut-être, ma vulnérabilité du moment pouvait aussi motiver ses confidences, et je suis rentrée dans ma propre petite piaule avec un mot qui tournicotait dans ma caboche : « Pute ! »

★

Les filles, mes amies, vous êtes ma seconde famille. Je ne vous le dirai jamais assez, mais je vous aime. Pour ce que vous représentez, pour ce soutien si bon lorsque mon moral avoisine le zéro. Je vois ces bouilles sympathiques, rieuses, qui s'empiffrent de ce fantastique moka. Pas pour le dessert lui-même, mais bien pour tout cet amour qu'il représente. Je me sens chavirée par ces attentions

tellement... précieuses. Seriez-vous encore aussi proches de moi si vous connaissiez ce secret qui me hante ?

Je souhaite du fond du cœur que jamais vous n'appreniez que j'ai deux visages. Celui de la petite étudiante studieuse et rangée, avec qui vous partagez tant de bons moments. Mais il y a l'autre versant de cette personne, celle dont l'âme est plus noire : la femme qui vend son corps pour une vie plus simple, plus aisée. Cette salope qui durant quelques nuits de sa pourtant si courte existence se montre telle qu'elle est.

Que penseriez-vous de moi si vous me voyiez lors de ces nuits où le partenaire pourrait être votre père, votre oncle ? Et puis ces lèvres qui vous sourient, qui répondent à vos questions, quelles seraient vos réactions de savoir qu'elles sucent, qu'elles embrassent des sexes qui ont les pires difficultés à se raidir ? J'imagine bien votre dégoût, ou au mieux la moue de désapprobation qui pourrait découler de découvrir mes turpitudes.

— Tu le trouves comment ?

— ...

— Hé, Sarah, bon sang ! Tu es où ? Pas avec nous, c'est une certitude. Qu'est-ce que tu as, ce soir ? Alors, il est comment ton gâteau d'anniversaire ?

— Super bon ! Vous l'avez acheté en bas ?

— Ouais ; Carine est tombée raide dingue de l'arpette du pâtissier ; ne me dis pas que tu ne l'as pas remarqué : il est beau à tomber !

— Ah bon ? L'apprenti du pâtissier ? Je ne savais pas qu'il avait un apprenti, ce type.

— Mais tu as quoi dans les yeux, de la merde ? Réveille-toi, ma fille ! Tu comptes finir vieille fille pour de bon ? Vierge aussi, sans doute ?

— Mais...

— Mais quoi ? Bon Dieu, sors, vis, ne reste pas le nez dans tes bouquins... tu vas finir par te rider comme une femme de cinquante piges.

— Eh bien, si ta mère t'entendait, elle serait contente !

— Laisse-la où elle est ! Elle me casse assez les pieds quand je rentre les week-ends. Elle s'imagine que j'ai toujours quinze ans ; elle n'a pas compris que j'ai une vie, que j'ai déjà eu un amant.

— Ah-ah... un amant ? Pas de petit ami véritable ?

— Non. Il avait deux ans de plus que moi : un vieux, déjà ! Tu parles que je n'allais pas le garder...

Toutes les autres rigolent, mais j'en ai froid dans le dos. Qu'est-ce que tu dirais, ma pauvre Carine, si tu savais que mes relations « intimes » ont toutes plus de cinquante balais ? Et vous, Clothilde, Chloé et Virginie, me donneriez-vous toujours la main ? Le bisou serait-il encore d'actualité à chacune de nos rencontres ? J'en doute fort. C'est si rapide, le revirement des amis dans ces cas-là ! Et je sens la chair de poule envahir tout mon être. Malgré les éclats de rire et les claques dans le dos que toutes mes copines et moi échangeons, je me sens... honteuse.

3. Pratiques inconnues

Les jours suivants, tout avait tourné à grande vitesse sous mes tifs bruns. À certains moments le désespoir l'emportait sur mon refus total de me voir dans la solution mise en avant par Peg. Lentement, la bataille du non contre le oui laissait place à « non, mais... », et pour finir à « oui, sous condition ». Évidemment, c'est bien la tête basse que je me retrouvai chez elle après une lutte acharnée au tréfonds de mon esprit. Le germe de ce qu'elle avait si bien semé levait, et je rendais les armes.

Elle le comprit dès que j'ai franchi la porte de sa chambrette. Elle eut cependant le tact de ne pas en faire état tout de suite.

— Ah, c'est toi, Sarah! Tu vas bien? Un café ou un jus de fruit?

— Ce que tu as sous la main...

— Houlà... ça n'a pas l'air de s'arranger, côté moral, pour toi!

— Ben, pas vraiment... Je dois remplir mon frigo et... je suis plutôt juste, voire à sec.

— Je vois... Écoute, si ça peut t'arranger, je dois voir mon « ami ». Il vient demain soir. Tu veux que je fasse passer un message?

— ... Dis-moi, comment ça se passe? Comment c'est?

— Quoi, avec Victor ou avec un homme pour la première fois?

— Ben... un peu des deux, je crois. Parce que malgré tout, je flippe sérieusement.

— Pour une première fois, je t'avoue que pour moi... ça s'est passé comme une lettre à la poste ; mais j'entends pas mal de copines qui ne disent pas la même chose. Je crois que c'est différent pour chacune d'entre nous. Quant à parler de Victor, il a été très délicat. Il a commencé par des tas de caresses. Des trucs, je t'avoue que je n'aurais même pas cru que c'était possible...

— Genre ? Raconte-moi !

— Tu y tiens vraiment ? Parce que comme ça, brut de décoffrage, ça peut paraître... un peu glauque, et finalement te foutre encore plus les jetons.

— Non, vas-y. Dis-moi. Je dois être sûre que je peux, que je suis capable de le faire, ou du moins d'essayer.

Alors elle a ouvert les vannes de ses souvenirs, narrant durant de longues minutes ces choses que les hommes font avec une femme, ou demandent que celles-ci leur fassent. J'écarquillais les yeux en écoutant comment il l'avait guidée pour qu'elle le fasse bander, comment doucement il lui avait appris à lui tailler une pipe. Et puis elle semblait heureuse de me rapporter ce moment délicat où il l'avait dévêtue... Avec force détails elle imageait la pénétration tout en douceur de ce premier rapport avec « son Victor ».

Puis, sans vraiment que je sache pourquoi, j'ai posé des tas de questions sur ces pratiques totalement inconnues pour moi. Elle se bornait à répondre ou à émettre des hypothèses, argumentant du fait que d'une personne à l'autre tout ne se passe sans doute pas de façon identique, ce que bien entendu je pouvais comprendre. Enfin, après de longs palabres, elle m'a posé à nouveau cette question qui me crispait les nerfs et les tripes :

— Alors, ma belle, tu veux que j'en parle à Victor et qu'il t'arrange le coup avec un de ses potes ?

— Tu crois que c'est possible ?

— Tu es la seule à pouvoir répondre à cela, Sarah. Tu as tous les atouts en main... et même ailleurs, d'après ce que je vois là, ce soir.

— ... Ça veut dire quoi ?

— Ben... ces types sont toujours un peu orgueilleux, et le fait que tu sois pucelle devrait, à lui seul, faire monter la mayonnaise. Tu es une valeur sûre. Mais c'est – et ce sera – toujours à toi de mener ta barque. Je ne peux intervenir que dans le cadre du rapprochement avec mon ami. Après, tu devras te débrouiller toute seule. Je ne veux rien savoir de ce qui va se passer ensuite.

— Mais pour toi, ça dure depuis quand ?

— Dix mois ; et je ne m'en porte pas plus mal. Quand j'aurai mon diplôme, Victor le sait, il ne fera plus partie de ma vie. Mais c'est seulement moi qui vois les choses de cette manière. Alors ?

— Alors quoi ?

— Je lui en parle ou pas, à « mon Victor » ? C'est l'heure de vérité !

— Je te dirais bien... fais comme tu veux.

— Ah non, ma belle, ce serait trop simple. La décision t'appartient, et c'est à toi – et pas à moi – de prendre l'initiative. Je ne serai jamais que l'intermédiaire, et de surcroît, je ne veux pas savoir avec qui. Ni quand, ni où, ni comment. Chacune sa route, Sarah.

— Le temps de boire mon verre. Je peux avoir un délai de réflexion, le temps d'un jus de fruit ?

— Tu as toute la nuit et la matinée de demain. Et puis le mieux, c'est que tu te pointes demain avant que je sorte. Tu me dis simplement oui ou non avant que j'aie retrouvé mon copain.

— Mais... franchement, ça ne te fait rien de baiser avec un vieux ?

— Vieille ou jeune, une queue reste une queue. Et puis tu sais, l'expérience peut aussi donner un plaisir que les gens de notre âge ne possèdent pas encore...

— La sagesse, quoi ! Tu parles...

— Ne soit pas sarcastique, Sarah ; je ne veux que te dépanner. Après tout, tu as tout loisir de ne pas venir demain soir.

— Tu pars à quelle heure ? Et puis où ça se passe, vos retrouvailles ?

— Ben... lui a un appartement en ville.

— Je vois : une garçonnière quoi !

— Appelle ça comme bon te semble, mais je dois le retrouver pour dix-neuf heures devant les grilles du bahut. Alors, deux solutions pour toi : soit tu viens ici avant que je quitte ma piaule, soit tu nous rejoins devant les grilles, auquel cas j'expliquerai à Victor devant toi ce que tu voudras... Ça te convient ?

— Je n'ai guère le choix... En tout cas, merci, Peggy, de m'avoir dit tout cela.

— Ça doit rester entre ces quatre murs, ma belle. Tout comme je serai muette comme une carpe si tu viens... et aussi si tu décides de changer d'avis.

— D'accord. Je suis sensible à ce que tu fais et je n'en parlerai jamais à quiconque. Bon, je vais me coucher.

— Attends... tu peux aussi passer un moment en ma compagnie. Je peux commander deux pizzas.

— Je ne sais pas quoi te dire...

— Encore cette histoire de fric ? Fais le bon choix, et rapidement tu seras sortie d'affaire. Allez, sois sympa, je n'ai pas envie de passer la soirée seule.

— Bon, ça va, mais c'est à charge de revanche, n'est-ce pas ?

★

Clotilde et Virginie réclament à boire. J'ai le sentiment que nous buvons trop. C'est mon anniversaire, le vingt-cinquième, et je craque pour ce verre qui me monte à la tête. Mon cerveau s'embrume alors que mes larmes sont toutes prêtes à s'échapper de mes quinquets dont je rabats les paupières.

— Tu ne vas pas pleurer parce que nous t'avons préparé une surprise ? T'es pas croyable, toi...

— Vous... je n'ai pas l'habitude d'être gâtée de la sorte.

— Et tu n’as pas tout vu ; Chloé, amène le sac !

— Quel sac ?

— Ah ça, ma vieille, c’est notre surprise finale. Pour te dire combien nous, tes amies, nous t’aimons.

Une poche de plastique qui contient un petit carton rectangulaire est poussée devant moi. Clothilde serre ses bras autour de mon cou. Les autres se regroupent autour de ce couple que nous formons.

— Ah ! Je savais que t’étais un peu gouine, Clothilde, mais Sarah est à nous toutes. Tu n’as pas un droit de cuissage exclusif.

— Bon, au lieu de dire des conneries, Carine, si tu laisses notre copine ouvrir son cadeau ?

— Ouais... Ben, vas-y ouvre. Qu’est-ce que tu fabriques ?

Mes doigts tremblent alors que j’arrache plus que je n’ouvre le papier doré qui entoure le paquet. La boîte reste close, et il me faut un peu de patience supplémentaire pour décacheter le couvercle, et soudain ça me saute aux yeux. Je n’en reviens pas ! Comment ont-elles pu penser à ce truc ? Quatre voix se mettent à chanter :

Bon anniversaire

Nos vœux les plus sincères

Que ces quelques fleurs

Vous apportent le bonheur

Que l’année entière

Vous soit douce et légère

Et que l’an fini

Nous soyons toutes réunies

Pour chanter en chœur

Bon anniversaire

Autant de bougies, autant de printemps

Et soudain par magie, on arrive à vingt-cinq ans

Alors ce jour-là parmi tous les rires

C’est vous sur ces terres que l’on attend

*On voudrait crâner, mais on a beau dire
Ça fait quelque chose quand on entend*

Bon anniversaire

Entre mes doigts je lisse cet objet qu'elles viennent de m'offrir.
Laquelle d'entre elles revient sur le sujet en me lançant :

— C'est bien pour nos futurs enfants ; tu devras n'utiliser que celui-là. Et puis ça te fera un souvenir, hein, Docteur Sarah !

— ... Vous... vous êtes folles, les filles.

— Un brin de folie de temps en temps ne nuit pas à la santé.
Et tu as tellement fait pour nous toutes depuis quatre ans...

Je ferme les yeux. Mes doigts se crispent sur le stéthoscope tout neuf que mes amies viennent de m'offrir. Et je revois, je revis inlassablement ce fameux soir... devant le bahut...

4. Présentation

J'avais hésité toute la journée. Et plus l'heure avançait, moins j'étais à l'aise. Que faire ? Aller voir Peg et lui dire que je renonçais ? Mais dans ce cas, comment m'en sortir ? Lui faire signe que j'étais presque d'accord ? Toutes mes tergiversations m'avaient menée au bord de la crise de nerfs. Il était dix heures passées quand je frappai à sa porte. Bien entendu, elle s'était éclipsée. Alors bêtement j'ai fait ce que je n'aurais jamais dû oser : j'ai couru jusqu'à la grille.

Deux silhouettes s'étreignaient alors que j'étais encore à cinquante mètres d'eux. C'est le type qui, le premier, m'a repérée ; il s'est alors vivement écarté de Peggy. Mais j'avais entendu les mots prononcés : « Ne t'inquiète pas, Victor, c'est seulement Sarah, mon amie. Il faut que je te raconte... elle est en galère. »

Je me tenais droite comme un I, ne sachant plus si je devais avancer ou reculer. Le mec s'est approché de moi. Bien fringué, il ne faisait pas aussi vieux que je l'aurais cru. Il avait l'air plutôt en forme pour un homme de cinquante piges.

— Bonsoir, Sarah. Allez, montez toutes les deux.

— ...

— Oui, venez aussi. Je vous emmène chez moi et nous dînerons tous les trois : ça fera plaisir à ma belle.

— Vous... vous êtes sûr ? Je vais vous gêner, vous gâcher votre soirée.

— Arrête de dire des conneries et monte, puisqu'on te le dit. Pourquoi tu compliques toujours tout ?

— Mais...

— Pff! Bon sang, amène-toi!

Elle m'a attrapé le poignet et m'a tirée vers la portière arrière. Je me suis retrouvée le derrière sur le siège moelleux d'une luxueuse baignole. En plus, ça sentait bon à l'intérieur. Elle a filée côté passager avant, et la voiture a repris sans un bruit la voie de circulation.

— Alors comme ça vous avez besoin d'aide ?

— Oh, elle n'aurait jamais osé venir si je ne l'avais pas un peu brusquée ; c'est une gentille fille, un peu... sauvage.

— Sarah, vous avez quel âge ?

— Vingt ans.

— Majeure, donc. À cet âge, les filles savent déjà ce qu'elles désirent, non ?

— Elle ne rêve que de terminer ses études de médecine.

— Vous aimeriez être docteur ? Un bien beau métier...

— Pédiatre, c'est ce qu'elle veut faire ; et douée comme elle l'est, elle y parviendra. Encore faut-il qu'elle trouve un peu de soutien pour... vivre mieux. Les études coûtent si cher, de nos jours...

— Nous parlerons de tout ceci devant un bon repas ; ça vous convient, Sarah ?

— Euh... oui, oui bien sûr ! Mais vous n'êtes pas obligé de m'offrir un dîner.

— Tu vois, elle est incorrigible ! Elle ne se mettra jamais dans le crâne que les gens peuvent avoir de la sympathie pour nous autres, étudiantes dans le besoin.

— Allons, ma belle, laisse ton amie un peu tranquille. Ne la mets pas dans l'embarras plus qu'elle ne l'est déjà.

Je me plongeai dans la contemplation de la housse du siège qui me cachait la route. Un mutisme total qui avait pour objectif de redonner à mon cœur un rythme normal. Combien de temps avons-nous roulé ? Aucune idée. C'est le bruit des roues qui crissaient sur du gravier qui m'a sortie de mon apathie profonde. Une lumière

venait de s'allumer et une longue bâtisse étalait ses murs alors que le nommé Victor m'ouvrait galamment la portière afin que je quitte enfin son véhicule.

— Venez, Mademoiselle. Nous sommes chez moi.

— ...

Déjà Peggy grimpait les quelques marches d'un escalier de pierre qui menait à une porte d'entrée, signe s'il en était besoin qu'elle connaissait les lieux. Son pote âgé, lui, me donnait la main. Une fois à l'intérieur, mon intimidation allait grandissante. Ça puait effectivement le fric, mais aussi la cire. Des meubles en bois massif encaustiqué luisaient sous la lumière de lampes qui laissaient voir cet ensemble somptueux. Victor ne semblait pas trop gêné par ma présence. Il me détaillait avec un regard que j'aurais jugé vicieux si mon esprit avait su encore discerner le bien du mal.

J'étais debout dans l'embrasement d'une porte séparant un salon d'une immense salle à manger. Lorsque nos yeux se croisèrent, le bout de sa langue humectait ses lèvres. Pour ma part, je tremblais comme une feuille.

— Mesdames, installons-nous au salon. Ainsi, Sarah, vous serez plus à l'aise pour me narrer vos petits tracas. Et toi, ma chérie, tu veux bien craquer une allumette pour embraser le feu dans la cheminée ?

Peggy s'exécuta, et quelques instants plus tard, alors que je ne bronchais plus, les fesses posées sur un canapé en cuir fauve, Victor, d'une autre phrase, l'envoya préparer la table. Curieux comme elle lui obéissait au doigt et à l'œil ! Je ne saisisais pas les rapports qui existaient entre ce deux-là. Étaient-ils faits d'un mélange de douceur et d'ordres donnés, un genre de soumission passive ? Je ne voyais pas tellement cette follette se laisser guider dans des parties de sexe débridées. Finalement, je ne la connaissais qu'imparfaitement.

Le quinquagénaire me paraissait en bonne forme physique. Sa voix avait une tonalité particulière, claire et douce. Il commença

alors un subtil interrogatoire ponctué par le bruit des assiettes et des couverts que Peg disposait dans la salle à côté. Au fil de mots, il rappela soudain mon amie :

— Peggy, ma belle...

— Oui, Victor ?

— Tu peux mettre une assiette supplémentaire ?

— Tu attends donc un invité ?

— Te voilà bien curieuse... Ce n'est pas pour toi, mais ton amie, je ne voudrais pas qu'elle se sente trop seule et abandonnée.

— Ah, d'accord...

Elle est retournée faire ce que le bonhomme voulait alors qu'il repartait sur une série de questions pas vraiment intimes, mais sûrement destinées à se faire une idée de ma personnalité. À quel moment les demandes ont-elles pris une tournure moins plaisante ? Je ne m'en suis pas aperçu tout de suite.

— Vous avez déjà eu beaucoup d'amants ? Enfin, de petits amis comme les filles disent aujourd'hui.

— ... Mais...

— Oh, n'y voyez pas une curiosité malsaine. En fonction de qui vous êtes, je peux vous présenter celui qui vous conviendra le mieux. Vous saisissez ? Je suis sûr que, oui, vous êtes une femme intelligente.

Et pourquoi donc ai-je soupiré en répondant :

— Jamais.

— Vous voulez dire que vous êtes... encore vierge ?

— Ben... oui.

— Je trouve cela plutôt charmant ; c'est si rare, de nos jours, et si merveilleux ! Mon âge vous dérange un peu, n'est-ce pas ?

— Euh...

Je n'ai pas donné la réponse de suite, ou pas vraiment de manière spontanée. Mon bégaiement était révélateur, ce type n'était pas dupe.

— Le fils d'un ami... pas tout à fait la quarantaine, très bien de sa personne, ça vous dirait de faire sa connaissance ?

— Je... Vraiment, je ne sais pas.

— Il faut une bonne dose de courage pour braver les interdits, n'est-ce pas ? Peggy y trouve son compte, et je suis persuadé que vous pourriez, vous aussi, joindre l'utile à l'agréable. En plus, Maxime – l'ami en question – est un peu timide.

— Voilà ! Victor, tout est prêt !

— D'accord, ma chérie. Viens ici.

Peg, dans l'encadrement de la porte, revenait dans le salon. Elle prit place près du type qui, sur son fauteuil, l'invitait d'un geste de la main. Je pensais devoir bouger et me pousser pour lui dégager un peu de place sur le divan, mais ce n'était pas ce qu'attendait Victor. Mon amie s'assit alors sur la moquette et posa sa tête contre la jambe du mec. Position assez bizarre qui me conforta dans l'étrangeté des rapports de ces deux-là. L'idée que Peggy pouvait être véritablement soumise à ce gaillard m'effleura l'esprit une seconde fois.

La patte de l'homme lissait maintenant la chevelure de mon amie. L'image qui me montait en tête était celle d'un gars qui caressait son chien. Pourquoi cette idée me surprenait-elle à ce point ? Cependant, il eut un sursaut et s'excusa :

— Bon, Mesdames, j'ai un coup de fil à donner. Je vous demande une petite minute. Tu peux nous servir un verre, ma chérie ?

— ...

— Le champagne est dans le seau à glace... Je dois appeler Maxime.

— Maxime ?

— Oui : ton amie Sarah se doit, elle aussi, d'être accompagnée pour le repas.

Ça lui a pris quelques instants et nous n'avons pas échangé un mot, Peg et moi, durant son absence. Pas que nous n'ayons rien à dire, mais nous n'osions pas.

— Parfait. Les filles, il va arriver dans quelques minutes. Que cela ne nous empêche pas de trinquer !

Le vin pétillant, je lui trouvai, à la première gorgée, un goût... plutôt amer. À la seconde, il était nettement moins désagréable. La fin du verre me redonna foi en la vie. Mais la sonnette de l'entrée qui vibrait en douceur me refroidit le sang une nouvelle fois.

— Voici notre dernier invité, donc. Vous voudrez bien vous asseoir à sa droite ?

— Comme vous voulez.

— Toi, mon cœur, tu restes près de moi. Tu sais ce qu'il te reste à faire ?

— Oui... oui, Victor.

Décidément, les rapports entre ces deux-là s'avéraient plus tordus que Peg ne me les avait décrits. Quelque part je presentais que leur relation était basée sur des demandes et une obéissance quasi totale de la part de ma copine. Je n'en revenais pas vraiment. Si c'était ce genre de truc que le pote de ce Victor voulait me proposer, il allait être mal reçu.

5. La danse

Devant ces gestes, ces attentions, toutes empreintes d'une amitié que je ne peux que reconnaître, mes certitudes se raffermissent. Je me dis que c'est fini. La ronde des hommes qui, une fois par semaine, me couche dans des lits de hasard, c'en est bien terminé. Pour qu'aucune de ces amies qui m'invitent à leur table n'ait à rougir de moi. Mais... combien de fois ai-je déjà dit « fontaine je ne boirai plus de ton eau » ? Et le lendemain je replonge dans ce stupre qui m'arrange bien. Il m'assure un certain confort, une vie meilleure.

Il faut aussi reconnaître que j'ai toujours évité de m'accrocher ; c'est pourquoi, dès que je sens une attirance – voire seulement un soupçon d'attachement – je file : un nouveau mec fait tout autant l'affaire. Je ne peux décemment pas dire ça à ces nénétes qui m'ouvrent leurs cœurs et leurs portes. Je les aime, et elles savent me le rendre au centuple. Carine me lâche le cou, et j'avoue que le vide que ces bras laissent me perturbe. Je n'ai aucune inclinaison lesbienne, mais allez comprendre les effets de certaines choses !

Je triture l'objet que j'ai reçu en cadeau. Il est beau. J'en ai un, bien sûr, fourni par le service où je suis interne. Mais il n'est pas mien. Et la valeur du cadeau n'est pas vraiment son prix, mais la sentimentalité qu'il représente. Elles sont là, m'entourant de leur affection, et je ne sais même pas comment les remercier. Les seules images que j'ai, c'est que je dois faire gaffe. Ne pas leur montrer ma grande fébrilité.

Alors je détourne l'attention de toutes.

— Les filles, si on mettait un peu de musique ? Ça ne vous dirait pas de danser un peu ? On peut se faire plaisir, non ?

— Eh, là... mes voisins ne vont pas apprécier si on fait trop de boucan. Ce sont des pisse-froid qui se couchent tôt. On devrait peut-être jouer à un jeu, plutôt ; qu'en pensez-vous ?

— Ouais... je veux bien, moi.

Virginie est la plus prompte à se lancer dans cette direction, et naturellement les autres suivent. Mais j'ai des frissons quand elles décident ce que sera ce fameux jeu.

— Action-vérité ? Qui est d'accord ? Ou qui ne l'est pas, ce sera plus simple.

Personne ne lève la main et je n'ose pas dire non. Je suis donc le mouvement de toutes ces grandes bringues en fête. Je m'attends au pire. Je voudrais que mon tour n'arrive jamais, mais c'est impossible. Et c'est parti... Virginie lance la première question :

— Allez, Clothilde, à toi : action ou vérité ?

— Action, donc.

— Quand as-tu baisé pour la dernière fois ?

— Vous trichez... ça, c'est une vérité que vous demandez.

— Ben non ! Il faut avoir couché pour dire la vérité, et coucher... c'est bien une action. Tu dois répondre, ma vieille.

— Alors... la semaine dernière.

— Ah ! Et avec qui ?

— Non, non, Chloé : elle a été sincère et a dit son action, donc pas d'autre demande... pour le moment. Et c'est à toi, Clothilde, de choisir la prochaine à mettre sur le gril.

— Donc ce sera... Sarah !

Je sais bien que je ne peux plus me cacher. Mentir... merde, c'est difficile, et si l'une d'elles vient à le savoir ! Je baisse les yeux et attends la demande qui me terrifie déjà.

— Bien. Alors, ma belle... action ou vérité ?

— Vérité.

— Est-ce que tu as déjà fait l'amour avec des garçons ?

— Des... oui, oui, c'est vrai : j'ai déjà fait...

— Ben merde, alors ! Toutes, nous nous accordions à croire que tu étais toujours vierge.

— J'ai répondu, donc on change de fille et de sujet. Carine, à toi ! Est-ce que c'est vrai que tu aimes les femmes ?

— C'est pas juste ! Je n'ai pas pu dire si je voulais l'action ou la vérité.

— Eh bien comme ça tu diras ta vérité dans l'action.

Les autres rigolent toutes ; je m'en garde bien. Et je sens que, du coup, elle est très mal à l'aise. Je n'aurais pas dû lui poser cette question ?

— Je... j'avoue que je les préfère aux garçons. Et c'est en connaissance de cause que je vous parle. J'en ai essayé deux mecs et une seule fille. Eh bien j'ai plus eu de plaisir avec celle-là qu'avec les types.

La gêne est là qui montre son visage. Nous nous regardons toutes en cherchant à deviner avec qui Carine a bien pu... se mettre à nu. Laquelle de celles qui sont là ? Mais il n'est pas exclu que, finalement, ce soit bien avec une étrangère au groupe.

— Bon, je crois que ce jeu est nul, les copines : notre sexualité ne regarde que nous. Alors pourquoi tourmenter celle-ci ou celle-là ? Pour nous rendre intéressantes ? Et puis... l'amour, c'est personnel. Tant mieux si notre amie a trouvé du plaisir à faire ça avec une autre plutôt qu'avec un garçon. Louons aussi sa franchise d'avoir tout débarrassé ; je ne serais pas capable d'en faire autant.

Chloé vient de jeter son pavé dans la mare, et plus une seule d'entre nous ne moufte. Un long silence s'ensuit.

— Alors on fait comme le veut Sarah ? Un peu de musique ? Et au diable les grincheux du voisinage : on ne vit qu'une seule fois, après tout !

Le nouveau venu, pour être timide, n'en avait pas moins des yeux vifs. Il ne devait guère avoir plus de quarante ans, et ses vêtements n'avaient rien à envier à ceux de notre hôte. Victor avait donc choisi nos places. Et en voyant s'asseoir Peggy, la manière dont elle s'y était prise me confortait dans mon idée de soumission. Debout devant son siège, elle avait relevé sa jupe, et je devinais sa nudité sous le tissu. Élégamment, elle avait laissé retomber autour d'elle la corolle, et je savais que ses fesses étaient posées à cru sur la paille de la chaise.

Le manège n'échappa pas non plus à ce Maxime, qui restait plus que réservé. Le repas – confectionné sans doute par un traiteur – arrivait, servi par un Victor aux quinquets brillants. Nous mangions de bon appétit, et souvent la main du propriétaire des lieux disparaissait sous le rebord de la table. Tripotait-il Peggy ? Elle ne bougeait pas d'un iota, et je n'avais pas le moyen de m'en assurer. C'est au moment de desservir que j'en eus enfin la certitude.

— Tu veux bien desservir, ma belle ?

Elle s'est levée et j'ai vu que le bord de sa jupe ne retombait pas, crocheté dans ce qui servait de ceinture à son vêtement. Elle ne faisait rien pour remettre de l'ordre dans sa tenue, et les yeux exorbités de mon voisin de table n'avaient d'égaux que les miens. Elle fit deux ou trois voyages en direction d'une cuisine que je ne connaissais pas, puis lorsqu'elle revint, Victor lui fit un signe.

Je compris qu'il voulait qu'elle passe à sa gauche et se mette à genoux, le visage de nouveau contre sa cuisse. Et là, sous nos regards, la main de mon amie se mit à flirter avec la braguette du quinquagénaire. En quelques secondes, elle extirpa de cette fente ouverte dans le tissu un sexe qui ne semblait pas très volumineux. La petite tête de ma copine s'activa alors sur le membre de Victor, lequel, sans honte, continuait de bavarder avec son pote.

La limace prenait de la brioche ; elle montait doucement, mais sûrement. Victor nous demanda alors de l'excuser et il attrapa sa suceuse par le cou, sans vraiment lui faire mal et sans se préoccuper

de la présence des spectateurs que nous étions. Peggy dut se pencher, le buste appuyé sur le tablier recouvert d'une nappe. La trique qui désormais bandait suffisamment pour la prendre disparut entre les cuisses entrouvertes de mon amie, et les coups de reins de son mâle l'obligèrent à fermer les paupières.

Si elle criait – je n'étais pas convaincue qu'elle ne faisait pas semblant – le tout ne dura guère que quelques minutes, deux ou trois tout au plus. Il s'extirpa de la chatte avec la queue engluée de sécrétions. Effarée, je vis cette jeune coquine qui, de nouveau à genoux, nettoyait le mâle de son protecteur. Comment était-elle tombée si bas ? Je la plaignais mentalement. Personne ne parviendrait à me faire faire de telles saloperies, de cela j'en étais persuadée, du moins à ce moment-là, bien sûr !

Après cet intermède des plus vulgaires, nous nous sommes retrouvés tous dans le salon. Des meubles luxueux affichaient clairement le niveau de fric dont disposait ce bonhomme. Peg n'osait plus me regarder dans les yeux. La démonstration était faite que rien ne s'avérait aussi rose qu'elle me l'avait vendu. Mais bon, avec moi, son Victor restait courtois et son pote Maxime également ; donc pas d'inquiétude à avoir. Quant au dernier visiteur, lui non plus ne savait plus trop où nous nous trouvions.

Le café servi au salon ramena un calme tout relatif. Cette fois j'étais sur la sellette. Toutes les questions de Victor étaient destinées à renseigner son ami sur ma petite personne.

— Alors, ma belle Sarah, comme ça tu as vingt ans ?

— ... Oui.

— Quelles études fais-tu ?

— Médecine.

— Je vois. Et tu galères un peu ?

— Plutôt, oui : elle n'a pas la chance d'avoir une famille qui la soutient.

— Qui t'a permis de parler, Peggy ? Tu seras punie pour ton insolence !

— Pardon...

— Ne t'inquiète pas, jolie Sarah : Maxime n'est pas du tout dans le même registre. N'est-ce pas, mon ami ?

L'autre a souri mais est resté d'un mutisme total. Ce fut donc Victor qui reprit d'un air complètement détaché et sur un ton neutre son questionnement :

— Tu cherches du sérieux ou juste de quoi passer quelques soirées pour te permettre de vivre mieux ?

— ... Certainement pas le genre de truc que je viens de voir et d'entendre, je peux vous l'assurer.

— Oh, c'est seulement un jeu entre Victor et moi.

— Ouais... ce sont aussi des subsides plus importants et moins de rencontres, un choix que nous avons adopté dès le début de notre relation. Bien entendu, ça restera entre nous ; vous êtes bien d'accord ?

— Je l'ai promis à Sarah, mais ça ne veut pas dire que j'approuve ces jeux bizarres.

— C'est ton droit, et je ne crois pas que mon ami Max en soit fan ; alors tu peux te rassurer. Tu as un petit copain ?

— ... Pardon ?

— Est-ce que tu as déjà couché avec un garçon ? C'est le sens de ma question.

Le rouge me monta aux joues et je baissai les yeux. Sarah revint sur notre discussion qui avait précédé cette rencontre :

— Non. Elle me l'a avoué chez moi : elle est vierge.

— Ce qui fait de toi un cadeau de roi ! Tu entends ça, Maxime ? J'espère qu'elle et toi allez trouver un terrain d'entente... mais je suis sûr que tu es déjà dans tes petits souliers. Mais, bon Dieu, parle ! Tu as une langue !

— Oui. Oui, vous êtes belle, Mademoiselle Sarah, mais c'est à vous de décider de ce que vous voulez faire.

— ... Mais... je... je n'en sais rien... Je sais seulement ce que je ne veux pas. Et la soumission, c'est pas un truc qui me branche, même pour tout l'or du monde.

— Ben moi, j'adore être un peu salope, alors je ne crache pas dans la soupe. D'accord, Sarah ? Et puis... mon minet sait se montrer généreux, alors il mérite bien quelques petites attentions.

— Tu parles comme un livre, Peggy. Bon, mes amis, ce n'est pas tout, cela. Vous voici devenus des amis, et je voudrais passer un peu de temps en tête-à-tête avec ma miss...

— D'accord, Victor. Vous seriez partante pour que je vous invite à aller boire un verre quelque part ? Histoire de laisser le champ libre à nos deux tourtereaux ?

★

Carine danse avec moi ; Virginie et Chloé forment elles également un autre couple de danseuses. La musique est finalement en sourdine : les travailleurs du voisinage n'ont pas à subir notre barouf. Spontanément, ma cavalière est venue se coller à moi. C'est langoureux, c'est... presque trop collant. Clothilde, assise sur son divan, nous suit des yeux. Elle ne sait pas ou ne veut pas danser. La forme souple qui m'étreint devient un peu trop chatte à mon goût, mais comment refuser ce petit plaisir à une fille qui vient d'avouer qu'elle préfère les femmes aux hommes ?

J'ai un doute lorsque je comprends qu'elle m'a choisie délibérément. Aucune remarque, et nous esquissons les pas d'un slow plutôt ouaté. Les mains de cette cavalière vivace sont d'une douceur qui me surprend. Bien sûr, elles restent sagement posées, l'une sur mon épaule, la seconde dans le creux de ma patte. La place pour guincher étant des plus réduites, nous heurtons parfois les deux autres. Je me demande comment éviter cette pression trop... femelle de mon amie.

Alors que nous passons près de Clothilde, je me décolle de la sangsue qui me guide et attrape aussitôt le poignet de celle qui

est restée assise. Emportée par notre élan, elle se laisse aller, et c'est un trio qui se trémousse au rythme suave d'accords lascifs. Si Carine s'est trouvée surprise par mon initiative, elle n'en laisse rien paraître. Imperturbables, nous nous accrochons les unes aux autres dans un joyeux cercle amical.

Les deux esseulées ne tardent pas à venir compléter ce noyau féminin : c'est donc à cinq que nous nous agitons sur une moquette qui, fort heureusement, étouffe nos pas. Nous sommes silencieuses, et l'unique son qui nous entoure sort de la chaîne hi-fi. Un second CD s'enclenche tandis que nous restons agglutinées, les unes agrippées aux autres. Ça limite grandement les effleurements. Non pas que ceux de Carine m'aient gêné, mais... je n'ai pas l'âme d'une femme à femmes. Je ne vibre pas sur ce genre de plan. Des pensées assez spéciales se déroulent sous mon crâne : l'amitié est belle, mes meilleures amies sympathiques ; pourtant je me sens sale à l'intérieur.

Cette crasse rejaillit à coup sûr et engendre ma morosité. Les filles prennent ça pour du bonheur, de la joie d'être avec elles, mais si seulement l'une d'entre elles venait à savoir la vérité, comment toutes celles qui me font tellement confiance en cet instant réagiraient-elles ? Et mes idées noires reprennent le dessus. Mais comme nous sommes aplaties les unes contre les autres, ça ne se voit pas trop. Et Maxime et les suivants dansent eux aussi au beau milieu de mon cerveau des rondes bien différentes.

6. Dépucelage

C'est dans une berline noire qui puait le fric que nous roulions vers... je ne savais où. Pas une seule seconde je n'avais songé que s'il voulait me faire du mal, nul ne s'en émouvrait. Sur une large esplanade bordée de peupliers, le moteur a arrêté de ronronner et l'homme s'est tourné vers moi. D'abord, j'ai cru qu'il voulait m'enlacer pour m'embrasser, et déjà je m'apprêtais à me défendre ; il n'en était rien !

— Vous savez... c'était une façade. Votre amie et Victor, je crois qu'ils nous ont monté un bateau juste pour vous ficher les jetons.

— Comment cela ?

— Ben... je suppose qu'ils voulaient vous sensibiliser aux dangers, aux risques de prendre ce genre de chemin de traverse.

— C'était aussi simple d'en parler tout bêtement ; je ne suis pas idiot et je comprends parfaitement ce genre de... possibilité.

— Alors pourquoi êtes-vous assise là, à mes côtés ? Je suis peut-être le pire des satyres... Vous n'avez donc pas peur ?

— Si... mais la peur n'a jamais rien évité ; et puis... un homme qui a dîné proche de moi ne peut pas avoir de mauvaises intentions. Je ne vous ai pas senti – comment dire ? – plus que cela attiré par les simagrées des deux amants.

— C'est vrai que ce que Victor a laissé entrevoir existe, mais ce n'est pas pour moi ; et je suppose que vous n'y seriez vous-même pas favorable.

— Là, vous avez raison.

— Alors dites-moi vos problèmes et nous verrons si une solution peut se concevoir. Je suis seul, pas aussi timide que mon ami a voulu vous faire croire, mais pas très hardi près d'une aussi jolie femme. Et il y a cette différence d'âge...

— Mais surtout, il y a l'absence d'amour entre vous et moi. Je ne suis pas une... fille qui fait cela pour de...

— Chut ! Pas de mots définitifs, s'il vous plaît. Ce serait juste un peu d'aide.

— La contrepartie de cette assistance me semble bien au-dessus de mes moyens.

— Ou la peur de tomber amoureuse ? Une possibilité que vous ne voulez pas seulement envisager ; ça reste dans l'ordre du possible, non ? Je n'ai rien d'un monstre.

— Oui, c'est vrai. Mais il n'entre pas dans mes intentions de faire du mal à quiconque, et encore moins à moi. Vous êtes bel homme, j'en conviens, sauf que vous devez avoir l'âge de ma mère ou de mon père...

— Au moins, vous avez la franchise de le dire. Si ce n'est pas agréable à entendre, ça a le mérite d'être clair.

— Ne vous vexez pas... je ne suis pas faite du même bois que Peggy.

— Oh, je ne pense pas qu'elle aime Victor, non ! Leur collaboration est surtout basée sur... enfin, chacun y trouve son compte. J'aurais aimé avoir une petite chance auprès de cette femme que vous me montrez ici.

— Je...

— Je sais. Et puis vous êtes vraiment...

— Vierge, vous voulez dire ? Pucelle ? Eh bien oui : c'est que ça ne s'est jamais trouvé, je n'ai jamais fréquenté aucun garçon.

— C'est votre choix ; je le respecte. Par contre, si le cœur vous en dit, je veux bien vous aider pour vos études.

— ...

— Je peux... vous embrasser ?

Il venait de me demander tout de go s'il pouvait ! Cette attention délicate m'avait, je ne savais pas pourquoi, émue plus que la normale. Et j'ai fermé les yeux et approché mon visage du sien. Les lèvres qui se sont soudés aux miennes m'ont surprise par leur douceur, puis ma bouche s'est entrouverte sous la pression d'une langue inconnue qui cherchait son chemin. Je ne savais plus trop où j'allais, ni même pourquoi je faisais cela.

Lui le faisait en connaissance de cause. Et son bras, qui maintenait nos visages rapprochés en encerclant mon cou, était fort et musclé. L'effet de ce baiser me surprit soudainement. Le voyage initiatique de nos langues qui se câlinaient devint bizarrement magique. Maxime a ensuite délicatement cajolé ma joue, puis mon menton. Il était un homme, et je découvrais ce genre de détail.

Enfin, la main qui effleurait ma poitrine ne cherchait absolument pas à me faire du mal. Je respirais seulement plus fort, plus vite. Loin de repousser cet assaut, je me sentais – comment dire ? – désirable et désirée. Et que le type qui me frôlait ait des années de plus ne changeait rien. De longs frissons secouaient ce corps qui ne connaissait pas ce genre d'attrait. Maxime pinçait maintenant ce téton qui, par un curieux mécanisme, se dressait sans me demander mon avis dans le balconnet de mon soutien-gorge.

— Vous... seriez d'accord pour que l'on aille chez moi ?

— ... Chez vous ? Où est-ce, chez vous ?

— Oh, pas très loin d'ici. Je vous offre un verre, on discute un peu et je vous dépose là où vous voudrez.

— Je ne sais pas trop si c'est bien convenable...

— Convenable ? Me croyez-vous suffisamment crétin pour vous faire du mal ? Voyons ! Je suis déjà fou de vous, mais je suis aussi un homme sensé, et il vous suffirait d'aller voir les flics pour que j'aie les pires ennuis. Et puis c'est tellement bien quand c'est offert plutôt que volé...

— Je...

— Il vous suffit de dire oui ou non. Et ne me dites pas que vous n'êtes pas réceptive : je sais faire la distinction entre une femme qui a envie d'aller un peu plus loin dans un flirt et un glaçon.

— ... !

— Vous avez tout de la femme prête à se donner. C'est votre choix ; je n'insisterai absolument pas : un non, c'est non.

— Juste un verre, alors ?

— Promis... sauf si c'est vous qui voulez aller de l'avant.

Il venait de remettre en marche le moteur de la voiture. La route de nouveau défilait sous les roues et je ne voyais que ce long ruban gris qui dans les phares me semblait si anonyme. Combien de temps avons-nous passé sans dire un mot ? Les kilomètres devaient bien prendre fin à un moment ou à un autre. Cette fois le pinceau des lampes de l'automobile éclairait une façade. Un endroit à l'écart, mais qui me semblait plutôt huppé.

— Voilà, c'est chez moi. Je coupe le moteur ou vous préférez que je vous raccompagne tout de suite ?

— ... Un verre ? Juste un verre ? C'est promis ?

— Oui, vous avez ma parole. Mais soyez gentille, soyez franche avec moi : ai-je une petite chance de vous séduire ?

— ...

Pour toute réponse je suis sortie de l'habitacle. Il en fit autant et contourna l'avant de sa belle tire. La nuit nous entourait, et seuls quelques bruits provenant du moulin qui se mettait au repos arrivaient à mes oreilles. La main de Maxime prit la mienne et nous pénétrâmes dans l'entrée de son « chez lui ». Une lumière tamisée vint éclairer sans crudité le vestibule. L'homme se tourna vers moi.

— Vous... tu es si belle, Sarah ! Je suis sous le charme.

— ...

Il était planté là, ma patte toujours dans sa paume, et ce pas que je redoutais tellement de sa part, c'est bel et bien moi qui le fis. Ma petite tête se logea contre son torse, et comme dans

un rêve un baiser nous réunit durant quelques secondes. Un goût très sucré qui écartait mes peurs, rassurant, et surtout tellement... ambigu sur mes intentions. Les siennes n'avaient plus de raisons de l'être. Cette fois, sa main ne s'embarrassait plus de préjugés ou de tergiversations : il admettait sans le dire que mon assentiment lui était acquis.

Mon sein se trouva une fois de plus sous ses doigts qui, sur le tissu, en pressaient le volume. Quand mon corsage s'ouvrit, mes deux menottes tirèrent, elles aussi, sur le tee-shirt du bonhomme. Le torse halé qui apparut à mon regard avait de quoi me surprendre : mon audace me fichait la trouille ! L'envie que je ressentais au creux de mes reins aurait-elle une suite logique ? Ou alors allais-je craquer et reculer lamentablement à la dernière minute ?

Mes certitudes, ma bonne volonté, tout cela fut éliminé, oublié, malmené, et lorsque mon soutien-gorge s'évada, je me sus perdue : il allait sûrement se passer quelque chose dans cette maison. Contre moi, malgré son âge, le type tremblait vraisemblablement autant que moi. Je le laissai tranquillement retirer ce qui couvrait encore la partie basse de mon corps ; lui était toujours en pantalon.

À quel moment une main arriva-t-elle entre mes cuisses ? Ma jupe était depuis quelques instants déjà chiffonnée au milieu de cette entrée inconnue. Ma culotte ne représentait plus qu'un pâle barrage à l'intrusion de la patte de Maxime. J'avais chaud d'une fièvre que je ne maîtrisais plus du tout. L'effet incroyable de l'élastique de ce triangle alors soulevé, lequel s'avérait être le dernier rempart à ma féminité, oui, cet effet me creusait le ventre, mais je ne refusais plus ces attouchements. Au fond de mon esprit, ce soir... je n'étais déjà plus pucelle.

7. Être une femme

Je ne cherche pas à savoir qui vient de suggérer que notre petite fête s'arrête là. Il est tard, et puis j'avoue que ça m'arrange bien. Cette nuit, je ne me sens pas l'âme d'une bringueuse ; il y a trop de choses qui refont surface. Pourquoi là ? Pourquoi ce soir justement ? À cause de mon anniversaire, ou bien parce que les pieux mensonges que je raconte depuis longtemps à mes amies me font me sentir mal ?

Il y a sûrement de cela. Mais pas seulement. Carine, elle aussi veut partir. Alors nous décidons que c'est terminé. Il ne nous reste plus qu'à filer et laisser dormir Clothilde, notre hôtesse. Chloé et Virginie vont coucher dans l'appartement de celle qui recevait pour mon anniversaire. Elles gloussent comme trois dindes alors que nous nous apprêtons à partir. Et moi qui ne saisis rien de ce pour quoi elles sont hilares...

Une phrase déplacée de Chloé me met enfin la puce à l'oreille :

— Ne lui fais pas le coup de la panne, Carine !

— Ah, c'est malin, ça ! Allez viens, ma Sarah. Laissons ces folles rigoler toutes seules de leurs âneries.

D'autres mots inaudibles fusent parmi les rires de ces trois sottes alors que nous nous smackons toutes avant que Carine et moi filions dans la nuit. La route est déserte ; pas un chat, et le trajet n'est pas si long. Je suis près de l'immeuble qui abrite les chambres d'étudiants. Elle ne s'arrête pas et continue.

— Tu m'embarques où, Carine ? J'ai des cours, moi, demain...

— Oh, je n'ai pas envie de rester seule, alors on va prendre un café chez moi. Je te déposerai demain devant ton bahut. Allez, sois zen. Et puis un petit brin de folie... tu n'auras pas tous les jours vingt-cinq piges.

— Pff! Tu abuses, tout de même.

— Hou, la vieille fille... je parie que tu as raconté des blagues : tu n'as jamais touché un mec de ta vie. Tu peux me le dire à moi : je suis une tombe.

— Et toi, tu baisses avec des nanas? Pourquoi ces questions à la con? Nous avons passé une bonne soirée, alors ne la gâchons pas avec des trucs débiles...

— C'est débile pour toi, le sexe, que ce soit avec Pierre, Paul ou Jacqueline? Moi, je trouve très sérieux de vivre une sexualité qui nous convienne. On n'est pas toutes ou tous semblables; ces différences se retrouvent aussi dans notre vision de nos amours de jeunesse... Oui, je préfère les filles aux garçons. Je n'en ai pas honte. Alors qu'est-ce qui te gêne dans le fait d'être encore pucelle?

— Bon sang, si je te dis que je ne le suis plus... Quel intérêt aurais-je eu à vous mentir?

— Dans un sens, oui, tu as raison; et je ne te vois pas trop raconter des bobards. On le connaît?

— Qui ça? Quoi?

— Le garçon... on le connaît?

— Non!

Mon ton est sec, bref, sans appel. Elle reste médusée par ce pic de presque violence verbale. Elle n'ose plus rien demander. Comme elle manœuvre pour garer sa trottinette, ça passe mieux. Et nous voici dans son petit appartement. Elle gagne sa vie. Pas très bien à ses dires, mais elle arrive à s'offrir ce qui pour moi reste un luxe inaccessible; « restait », devrais-je plutôt dire, parce que depuis Maxime, il y en a eu bien d'autres. Et ma vie a changé, sans que je le montre trop ostensiblement à mon entourage.

— Alors? Un caoua avant d'aller nous pieuter?

— Et tu comptes me faire dormir où ?

— Ben, dame... avec moi, bien sûr !

— Ça ne va pas la tête ? Je ne veux pas de...

Elle éclate de rire devant la tronche que je dois lui montrer, et elle revient sur le sujet :

— Mais non ! Je rigole... Tu prendras mon lit, et je coucherai sur le clic-clac.

— On peut faire l'inverse aussi... Je m'excuse, mais je ne suis pas attirée par les femmes.

— Tu n'as rien à te reprocher, et je peux comprendre. Mais si tu avais vu ta tête... c'en était comique ! Et puis, pour tout te dire, j'ai une amoureuse, une copine sérieuse...

— Ah bon ? Eh bien j'en suis heureuse pour toi. Tu es une chic fille, et tu sais bien que je vous aime toutes.

— Ouais ! Le malheur, c'est que je dois aussi faire taire mes penchants avec les autres. Elles ne sont pas toutes aussi compréhensives que toi, Sarah. La vie n'est pas toujours aussi simple, pour les personnes en marge. Mais parle-moi de toi, de lui...

— Lui ? Quel « lui » ? Il n'y en a pas, et avant longtemps il n'y aura pas de « lui » tant que mes études ne seront pas terminées ; j'en ai encore pour au moins deux ans : la pédiatrie, c'est une spécification longue.

— Ah oui, pour soigner les enfants des autres...

— Tu en auras bien un jour...

— Tu sais, en faire entre femmes, c'est difficile et mal vu.

— Tu t'en fiches du regard des gens. Notre société change, et un jour ce sera naturel. Je suis certaine que tu auras des gamins.

— Tu ne veux donc pas me dire avec qui tu as fait ça ? Moi, je te raconte tout si tu veux.

— Je préférerais aller me coucher, parce que demain – tout à l'heure même, vu l'heure – je dois aller bosser.

— Bon. Ma foi, si c'est un si grand secret... Allez, tu sais où sont la salle de bain et les toilettes. Ma chambre aussi...

— Garde ton lit : je serai très bien sur ton canapé.

— D'accord. Alors bonne nuit, ma belle. Et puis, si tu as peur... tu peux venir me rejoindre : dans ma couche, il y a de la place pour deux. Sans que l'on se touche, bien entendu !

— Non, non, Carine, ça va aller ; je n'ai peur que de l'orage. Bonne nuit.

★

Maxime m'a soulevée comme si je n'étais qu'une plume et, les yeux clos, je ne voulais plus rien voir ni savoir. Son lit moelleux nous a reçus. Moi absolument à poil, et lui seulement le torse dévêtu. Ses mains douces ont fait de nombreux voyages partout sur moi ; pas de refus de ma part, alors il s'est senti pousser des ailes. J'ai découvert que les frissons peuvent être exquis et que les plaintes ne se formulent pas que sous la douleur. Lentement, il a ouvert de nouvelles perspectives à mon esprit.

J'ai compris que Peg avait raison : l'âge est un facteur de savoir-faire. La bouche de l'homme est venue me faire sursauter en se posant sur des endroits... si sensibles. Tout tranquillement, sachant bien ce qu'il faisait, il m'amenait à un point de non-retour. Et tout naturellement, malgré mes craintes et ma crispation logique, il a su me faire céder sans heurts. Les caresses savantes, les câlins appuyés, tout concourait à me rapprocher d'un but désiré par ce Maxime plein de charmes.

J'étais simplement une toute petite chose pantelante et alanguie lorsqu'il se pencha sur mon oreille pour me murmurer :

— Tu es prête ? Tu veux bien que... je te prenne ?

— ...

— Je voudrais être le plus doux du monde, mais je ne suis pas certain que ce sera indolore... et si tu veux dire non, c'est encore possible. Tu es belle, Sarah, et je serais heureux de faire de toi une femme ; mais toi seule peux en décider.

— Je... j'ai peur ! Vous le savez.

— C'est très normal ; ce serait le contraire qui serait absurde. Tu dois avoir confiance en moi, ou en celui qui sera le premier. Mais le bonheur d'être celui-là ne peut me faire oublier que c'est à toi de choisir.

Ses mots avaient-ils pour rôle de me rassurer ? Eh bien, ils n'assuraient pas leur office. Je tremblais. Pourquoi ne me pénétrait-il pas tout de suite au lieu de palabrer ? Le remède devenait pire que le mal. Enfin son corps tout entier recouvrit le mien. Son poids m'écrasait, ma respiration était saccadée, mais j'étais impatiente et mon ventre surfait sur des ondulations très étranges : un mélange d'envie et de trouille qui me serrait les entrailles. J'aurais voulu être en cet instant plus vieille de quelques dizaines de minutes.

Maxime, conscient qu'il m'étouffait, s'est légèrement redressé sur ses avant-bras. Alors, béatement, ma main a plongé entre nos deux corps. Du bout des doigts j'ai saisi son engin et l'ai placé sur la cible : impossible de lui faire un dessin plus explicite. Si cette fois il ne voyait pas que j'étais d'accord, il ne le saurait jamais.

La suite me prouva qu'il avait bien saisi. Et ma respiration fut d'un coup totalement coupée.

Je n'ai pas eu le temps de grimacer. Le vit pourfendit l'abricot d'une toute petite secousse. La douleur – pas insurmontable – était suffisante pour que je me crispe et agrippe son dos de mes ongles plantés dans sa chair. Plus aucun mouvement ; à eux seuls, nos souffles emplissaient la chambre de bruits. Celui qui venait de faire de moi une femme a eu la décence d'attendre que se calme cette brûlure que son sexe avait provoquée au mien. Après quelques instants, la douleur est devenue moins agressive et s'est apaisée.

Il fut alors fort surpris que ce soit moi qui l'exhorte à continuer ; j'en avais oublié jusqu'à mes « vous » respectueux :

— Vas-y, Maxime, fais-moi l'amour...

— Tu es certaine que ça va aller ?

— Tais-toi et bouge. Montre-moi ce que tous attendent ; montre-moi ce qu'est ce fameux plaisir dont toutes les filles parlent...

Et il a obéi à mes injonctions. Est-ce que nos gesticulations ont duré longtemps ? Incapable de le dire ; pas possible non plus de mesurer le degré d'intensité de la chose. Mais ce dont je me rappelle, c'est que j'ai apprécié sa tendre délicatesse. Ensuite, nous avons recommencé, non sans que je me sois douchée : un filet de sang maculait mes cuisses. Maxime avait l'air heureux.

Au petit matin il m'a déposée devant mon bahut, et ce n'est que le soir que dans mon sac j'ai découvert une enveloppe, dont j'ai eu honte.

Mon esprit, lui, se refusait pourtant à admettre que le fait d'avoir fait l'amour, première fois ou pas, contre une rétribution quelconque était incorrect. Et c'est ainsi que ma vie venait, dans le sillage de mon amie Peggy, de basculer vers un univers que je voyais plutôt sordide. Le contenu de cette enveloppe est resté quelque temps dans un tiroir, et les appels de ce Maxime n'obtenaient pas de réponses de ma part. Était-ce suffisant pour me redonner une bonne image de moi ? Pas vraiment...

Une fin d'après-midi pourtant, Peg qui repassait devant ma piaule par hasard me remit en scène le bonhomme.

— Tu sais, Sarah, il paraît que tu ne réponds plus à Max... et il déprime.

— ... ? Je n'ai pas envie de revoir cet homme.

— Il n'a donc pas été généreux avec toi ? Pas gentil ?

— La question n'est pas là ; c'est surtout que je ne veux pas que cette affaire devienne une habitude. Et puis, franchement, je me sens sale d'avoir fait cela.

— Crever de faim ou ne pas pouvoir se payer une chambre décente n'est-il pas non plus à notre époque quelque part dégradant ? Et alors ? Si donner et recevoir un peu d'amour et de plaisir nous offre aussi un bonheur matériel plus... grand, où est le mal ?

— Toi, tu n'en vois pas, mais je n'ai pas exactement la même conception de la vie. Nous sommes différentes sur ce plan-là, toi et moi.

— Dis aussi que tu as la trouille de tomber amoureuse de ce que tu nommes pudiquement « un vieux » : tu seras plus proche de la vérité.

— Mais non...

— Alors qu'est-ce qui t'empêche de le revoir au moins une autre fois, de lui donner une seconde chance ? Tu as tout à y gagner et rien à perdre.

— C'est surtout à moi de décider, il me semble !

— Tout à fait, donc je n'insisterai pas plus longuement.

Nous nous sommes quittées non pas fâchées, mais à la limite de la rupture. De quoi se mêlait-elle, à la fin ? Après cette mésaventure, j'ai pourtant réagi. Et la décision de revoir Maxime revenait sur le tapis, ou en fait elle avait mûri dans ma caboche. Pour le joindre, rien de plus simple ; son répondeur a gardé mon message, et bien entendu, une dizaine de minutes plus tard il rappelait.

— Sarah... merci de m'avoir contacté. Je suis heureux d'avoir de tes nouvelles.

— Ben, j'ai rencontré l'amie de Victor, et elle m'a raconté que vous étiez déprimé.

— Oh ! Elle aurait dû se taire. Mais c'est vrai que tu me manques beaucoup. Je suis heureux d'entendre le son de ta voix. Tu ne veux donc plus me revoir ?

— Ce n'est pas ça, mais... je ne suis pas vraiment ce que vous croyez. Enfin, vous voyez, le coup de l'enveloppe, ça m'a déstabilisée, et je crois que le fait de savoir que c'était juste pour ce genre de rapport, l'idée m'était insupportable.

— Ben, dis-toi que c'était pour t'aider et que je suis content d'avoir pu contribuer à te faciliter la vie, pour un temps au moins.

— Oui, merci ; mais cette situation me fait aussi très peur. Je ne voudrais pas que les gens soient au courant de...

— Ce n'est pas moi qui vais le chanter sur tous les toits, et ton amie n'a pas non plus le moindre intérêt à divulguer ce genre de

truc. Elle n'est pas mieux lotie, de toute façon. Tu ne veux pas que nous dînions ensemble ?

— Quand cela ?

— Ce soir, si tu es libre, et si le cœur t'en dit.

— ... Je n'en sais rien. Vous allez encore profiter de l'occasion pour me faire l'amour ?

— Je crois qu'avant de te le faire, je t'ai demandé plusieurs fois, et il me semble me souvenir que c'est toi qui... as provoqué notre accouplement, en me plaçant dans la position qu'il fallait pour que ce soit possible.

— Je sais, je sais. Mais bon... je veux bien venir dîner. Vous passez me prendre ?

— Il me semblait que tu me tutoyais juste après nos jeux... Pourquoi ces « vous » si cérémonieux ?

— Je n'en sais rien... tu as raison : après tout, tu en sais déjà bien plus que beaucoup de personnes de mon entourage sur moi. Oui, on peut se dire tu !

— Alors j'arrive. Tu prendras ta douche ici.

J'ai donc raccroché, et environ une trentaine de minutes plus tard, de ma fenêtre j'ai vu la grosse voiture se garer sous le bâtiment. J'ai dégringolé les escaliers pour rejoindre mon rencard. Il n'a rien demandé, et nous avons tout naturellement pris la direction de son « chez lui ». L'entrée était la même ; pourquoi donc des gestes similaires ne se reproduiraient-ils pas ? J'ai senti que je lâchais prise.

Cette soirée où il m'a prise, m'a reprise, m'a donné un plaisir sans limites. Mais elle m'a aussi ouvert les yeux sur cet attachement que je ne pouvais admettre. Nous avons donc fait l'amour, partagé des moments d'une force incroyable, mais je ne voulais absolument pas être dépendante de ce type. Mes études avant tout, et à la fin de ces instants fabuleux dont je devais admettre l'intensité du plaisir j'ai décidé de mettre un terme à cette relation dangereuse.

Cette fois par contre, il n'a rien mis dans mon sac mais il m'a remis dans les mains une enveloppe identique. Prix d'un plaisir violent, prix de ces heures passées en sa compagnie ? En tout cas c'était pour le coût de la honte. Il a su à quoi s'en tenir dès lors qu'il posa la question de trop :

— Tu es fabuleuse, Sarah ! Quand donc nous reverrons-nous ?

— Jamais, Maxime, jamais. C'était bien, c'était bon, mais je ne veux pas faire ce genre de truc... pas pour ce que tu m'as mis en main.

— Mais...

— Chut ! Tu as eu ce que tu voulais, j'ai été choyée, et ma virginité s'est envolée en douceur, mais... je ne suis pas amoureuse de toi.

— Il n'y a pas de problème... je trouve simplement dommage que tu ne veuilles pas continuer cette collaboration qui me convenait.

— Pas à moi. Sexe ne rime pas dans ma tête avec argent... et la faim ne justifie pas tout.

— Bien. Je ne vais pas me rendre ridicule en insistant, mais si tu as quelques difficultés pour boucler tes fins de mois, tu pourras toujours m'appeler ou me trouver à mon bar préféré. J'y passe régulièrement ; en voici l'adresse.

Il a griffonné quelques lignes sur un papier ; celles d'un endroit totalement inconnu de moi. Ce mot est venu rejoindre dans ma poche ce que j'y avais déjà fourré quelques minutes plus tôt. Mon idée était de m'en débarrasser le plus rapidement possible, mais hors de sa présence. Pas question de le vexer : il s'était montré gentil et généreux envers moi, après tout.

8. L'engrenage

Je rêve, sans aucun doute. Pas d'une manière brutale, pas un cauchemar : non, c'est plus feutré que cela. L'impression que mon esprit réagit alors que la place se rétrécit sur ce canapé largement déployé en guise de plumard. Une sorte de sixième sens qui m'avertit que quelque chose ne tourne pas – plus – rond. Et dans ce rêve très ouaté, pas de remue-ménage, pas de chambardement qui peut m'alerter plus que cela. Juste une sensation de ne plus être seule, sans fondement, à l'instar de tous les songes.

Inconsciemment je me pelotonne, me positionne en fœtus, remontant mes genoux contre ma poitrine. Et une chaleur des plus étranges chahute mon esprit. Je suis entre éveil et endormissement, un inconfortable tunnel dont je ne sais pas me dépêtrer. De quelque côté que je me tourne, l'espace me semble restreint. Et dans mes hallucinations nocturnes, sans que j'en devine la cause, ma respiration se saccade, avec cette sensation que je vais étouffer. Je me revois fouetter furieusement l'air de mon bras dans l'obscurité. Ce sont les draps, d'où curieusement sort une voix féminine, qui me répond. Me répondent ?

La vérité toute crue me fait sursauter. J'ai des sueurs, et cette fois je me tourne et retourne sur le matelas. Dans ce qui devient un cauchemar, pas de visage, pas de sexe : simplement une forme que ma main palpe là où ne devrait se trouver que le vide de la place libre. Alors, à quel moment est-ce que je réalise pour de bon

que je ne suis peut-être plus aussi endormie que mon esprit veut me le suggérer ?

Prise de panique, je me redresse d'un bond dans la couche en tâtonnant le long du mur à ma droite. L'interrupteur de la lampe de chevet, où peut-il bien se cacher ? Je dois savoir, je désire en avoir le cœur net ! Et je pousse un hurlement de terreur qui remplit non seulement le salon, mais l'appartement tout entier. Et ce qui remue à mes côtés ne peut en aucun cas être une pièce de mon rêve de départ.

— Hé, calme-toi ! Ne réveille pas tout l'immeuble, bon sang ! Ce n'est que moi.

— Mais... Carine, qu'est-ce que tu fiches là ? Quelle heure est-il ? J'ai raté un épisode ; tu n'étais pas dans ta chambre, dans ton lit ?

— Si, mais je n'arrivais pas à roupiller et j'avais besoin de sentir une présence. Et tu étais là.

— Tu m'as filé une de ces trouilles... pour un peu j'en aurais fait une crise cardiaque. Tu n'es pas malade de venir sans raison au beau milieu de la nuit t'enfiler dans ce qui me sert de couche ?

— Arrête, tu veux ! Je ne vais pas te violer. Je n'avais pas envie de rester seule ; je n'ai pas besoin de toucher ou de l'être : je veux bêtement sentir une présence.

— Prends un chien, et tu auras la même chose...

— J'y ai pensé, figure-toi. Et j'ai renoncé à ce projet parce que je me suis dit que la journée, il serait très malheureux. Ta réflexion se voulait méchante, je suppose ? Je te souhaite de ne jamais avoir peur un jour... peur du vide de la vie, peur de la différence. Tu sais, Sarah, je ne suis rien, moi... Juste une femme perdue, paumée dans un monde qui me dépasse. Et je vous envie, Virginie, Clothilde, Chloé et toi d'assumer des relations normales avec les autres.

— Pardon. Je ne voulais pas te blesser. Mais le réveil en sursaut...

— C'est bon, n'en parlons plus.

Je viens de fermer la lumière, et j'entends dans la nuit sa respiration. À quel moment est-ce que je sais qu'elle pleure ? Ce n'est pas long ; trop cependant pour elle. Elle s'est tournée, le côté pile de son corps recroquevillé reste placé de manière à ce que nous ne nous touchions pas. Ses sanglots presque silencieux me font de la peine. Pour l'apaiser, je lui murmure des mots que je ne voudrais pas prononcer :

— Ne pleure pas Carine... Allons, tu sais bien que l'on t'aime ; que je t'aime et que tu le mérites.

Elle perçoit ces phrases ; le mouvement de sa grande carcasse qui se retourne déplace l'air autour de moi. Ce faisant, son bras encercle ma taille. Elle rapproche dangereusement son visage du mien. Quand ses lèvres embrassent ma joue, je ne trouve rien à redire. De fil en aiguille, une de ses jambes monte sur une de mes guibolles. La bouche qui me fait des bisous sonores, les larmes qui mouillent ma peau... je me sens d'un coup toute petite dans cet immense lit.

Il n'y a plus assez de place pour nous contenir les deux ? Carine est tout contre moi. Sa chaleur m'envahit, et ses mains se frottent à mes épaules, me câlinent sans gêne. Je ne réagis pas vraiment, me rendant bien compte que si je la laisse faire, ses illusions vont grandir. Je ne me sens pas le cœur à la rejeter, malgré la nette sensation que ses attouchements dépassent les bornes permises par l'amitié. Elle le sait, je le sais... et curieusement, je ne fuis plus.

— Si tu savais comme je rêve d'être comme vous toutes...

— ... ?

— Je voudrais aimer les hommes, faire l'amour avec eux, être une fois, une unique fois normale... Mais c'est au-dessus de mes forces. Je ne supporte pas les pattes de ces types... J'ai bien essayé, je te le jure, mais je n'ai jamais pu conclure avec un seul d'entre eux.

— Mais... pourquoi tu me dis cela ?

— Parce que je t'assure que, de temps en temps, je suis toute prête à péter les plombs. Et si tu n'étais pas là cette nuit... je crois que j'avalerai un tube de cachets.

— Tu es folle ? Vis ta vie comme tu l'entends. On s'en fiche du regard des autres. Tu es ce que tu es, et nous sommes tes amies.

— Je n'ai pas envie ni besoin de faire l'amour ce soir, Sarah. Je ne veux que me rassurer, savoir que je vis, que j'existe. Et tu es là ! Tu me sauves la vie, tu peux me croire.

— Ne dis donc pas de sottises... Tu ne vas pas déprimer...

— C'est facile pour toi. Tu as tout : l'intelligence, la beauté, tout te sourit et sans doute as-tu le plus bel étalon de tout le bahut, même si tu t'en défends et si tu nous le caches.

— Tais-toi... Je n'ai rien de tout cela, et mon assurance n'est qu'une façade. Tu veux que je te dise...

— Oui. Vas-y. Dis-moi. Parle, je ne répéterai rien.

— Je n'ai jamais couché avec un garçon.

— Mais... alors, explique-moi. Je ne comprends plus, là !

— C'était un vieux bonhomme, et il m'a rémunéré pour cela.

— Non ! Tu veux dire que tu fais la... incroyable !

— Chut...

Et je commets l'erreur de poser ma main sur sa bouche. Elle prend de suite cela pour une autre invitation. Cette fois, elle vient plus franchement au-devant de ce qu'elle croit être sincèrement un appel sexuel. Et que croyez-vous que je fasse ? Eh bien, rien. Je subis ses effleurements. Nous nous embrassons sur la bouche, et ce n'est pas si mauvais. Le reste se perd dans des grincements de matelas et des gémissements d'alcôve. Une expérience qui me prouve que le sexe peut aussi se conjuguer au féminin sans que ce soit véritablement dégradant.

★

Un papier est tombé de ma poche bien longtemps plus tard. Il avait une histoire. Pas très reluisante en fait, mais un retour en

arrière était impossible. Alors comme ça, par bravade, je m'étais dit qu'aller le revoir, ce Maxime... et puis je prenais goût à un luxe trop longtemps interdit par mes finances. Quoi de plus normal, dans ce cadre-là, que d'aller le retrouver dans ce bar qu'il fréquentait ? Mon bon sens me lâchait lui aussi ?

Dans la glace, le visage peinturluré de la femme qui s'y reflétait, était-ce bien le mien ? J'avais de gros doutes en voyant le gloss brillant qui se chargeait de me vieillir. Et puis, mille fois sur le chemin qui menait à ce troquet, mon courage s'absentait. Devant l'épaisse porte de bois, alors que je m'apprêtais à appuyer sur le bouton pour me faire ouvrir, j'hésitais encore. Dans mon dos, un type m'interpella ; mon sursaut l'a surpris.

— Hé, n'ayez pas peur ! Je veux seulement savoir si vous entrez ou pas. Je suis désolé de vous avoir donné des frayeurs.

— Ben... je venais voir un ami.

— Un ami ici ? Mais il n'y a que des personnes âgées, un peu à mon image. Enfin, venez, c'est ouvert.

La porte venait de s'entrouvrir, et bien entendu celui qui filtrait les entrées pensait sans doute que j'accompagnais le gus qui se trouvait près de moi. L'intérieur était cossu. Tout était fait pour la relaxation, et surtout... ça puait l'argent. Ce club n'accueillait donc que des riches ? Un long silence se fit à mon arrivée au milieu de ces messieurs tous très... ridés. Finalement, je n'apercevais pas de Maxime dans ce... je n'avais pas de mots pour cataloguer l'endroit.

— Vous ne voyez pas votre... ami ?

— Non.

— Je m'appelle Gérard, et si la compagnie d'un vieux fou ne vous effraye plus, vous pouvez attendre ce monsieur en buvant un verre avec moi. Je vous l'offre, bien entendu.

— Vous... je ne sais pas s'il va venir ou si je ne me suis pas trompée tout bêtement de lieu.

— En tous cas, vous apportez un peu de soleil et de chaleur dans cette boutique, Mademoiselle...

- Sarah. Je m'appelle Sarah, pardon.
- Et elle boit quoi, Mademoiselle Sarah ?
- Oh, je ne voudrais pas abuser de votre gentillesse...
- Allons, ne faites pas l'enfant... Charles !

Ce Gérard venait d'appeler un serveur. L'autre accourait, raide comme un piquet dans son habit noir.

— Charles, apportez-nous une bouteille de Dom Pérignon et deux flûtes, s'il vous plaît.

— Bien, Monsieur.

Il est reparti vers son bar, toujours aussi guindé dans sa tenue d'apparat. Je regardais partout, tout ce qui m'entourait. Et mon hôte s'aperçut vite de mon trouble.

— Rassurez-vous : c'est juste du tape-à-l'œil. C'est fait pour bluffer les gens, et parfois les invitées qui entrent ici. Nous avons des années au compteur et nous aimons les effacer par ce clinquant qui nous entoure.

— Dans quel but ?

— Ben... je dois avouer que c'est plaisant, un frais minois ; et je peux vous dire que là... en cet instant... tous ces messieurs qui nous observent sont un peu jaloux de ma position, et surtout de ma bonne fortune. Nous rêvons tous d'une jeunesse prolongée ; nous avons les moyens financiers, peut-être moins le physique...

— Je ne comprends pas...

— C'est pourtant simple. Nous échangeons parfois avec des dames gentilles quelques images vertes ou violettes pour une heure ou deux de rêve... Des instants magiques qui nous font croire en une éternelle jeunesse...

— ... ?

— Vous êtes belle et jeune. Je suppose que si vous cherchez un ami ici, c'est que vous avez envie de vivre mieux. Parce que, comme vous pouvez le constater, les membres de ce parterre ne sont plus très actifs... sauf pour ouvrir leur portefeuille.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne vous suis pas, là...

— Votre « ami », s'il cotise chez nous, ne doit pas être beaucoup moins âgé que nous, non ? À moins qu'il ne soit de votre famille, auquel cas je vous fais toutes mes excuses.

— Non : il s'appelle Maxime.

— Oh, je vois... Mais si vous le permettez, je peux vous offrir le même service.

— Pardon ?

— Nous avons un boudoir au premier étage, et nous y serons plus tranquilles pour boire notre vin...

Il fit signe au serveur ; le gaillard est revenu à notre table. Quelque chose est passé de la patte de mon hôte à celle du garçon. Je ne savais pas de quoi il retournait, mais les deux hommes ont également échangé deux ou trois murmures, puis le bras de ce Gérard s'est tendu dans ma direction : il voulait visiblement que je lui prenne la main. Nous avons alors traversé la salle sous les regards sulfureux de bonhommes sans âge... enfin si, mais avec tellement d'années qu'il était compliqué de leur en donner un.

Une fois de plus je subissais les événements. Nous avons grimpé une dizaine de marches et débouché sur un palier qui donnait sur un corridor. Une moquette lie-de-vin au sol et quatre portes dans ce couloir tapissé de tentures elles aussi d'un rouge en accord avec le sol, s'étaient devant mes yeux. Au-dessus de chacune des portes, un nom de fleur. Il choisit, sans que je sache pourquoi, celle nommée Rose. À l'intérieur, le mobilier me semblait vieillot, mais en parfait état.

Ce qu'il nommait « boudoir » s'apparentait plutôt à une bibliothèque avec quelques fauteuils et un immense divan, puis des livres sur le pan d'un mur. À elle seule, cette pièce était trois fois plus volumineuse que ma piaule d'étudiante. Il m'invita à m'asseoir alors que celui qui servait dans la salle du bas débarquait avec un plateau et nos verres, ainsi que la bouteille de champagne.

— Merci, Charles.

Une fois encore quelque chose changea de main. Gérard le suivit vers la sortie ; il me sembla que les deux hommes se parlaient à voix basse. Enfin mon hôte revint lentement vers moi.

— Bien, jeune dame. De quoi avez-vous besoin ?

— Besoin ? Je ne vois pas trop...

— Si vous visitez l'un d'entre nous, c'est bien que vous avez un service à demander... ou à rendre.

— Mais non ! C'était simplement pour découvrir l'endroit qu'il m'avait indiqué... où il est censé venir fréquemment.

— D'accord. Je peux être plus direct avec vous ?

— C'est-à-dire ?

— Eh bien... je peux aussi de mon côté vous offrir – comment vous expliquer – les mêmes avantages. Seulement, je ne finirai pas : Dame Nature ne me le permet plus. Disons que je me sers d'autres arguments et que je suis... un contemplatif.

— Je ne saisis pas vraiment...

— Vous n'avez pas peur de moi ? Enfin, je suppose que vu mon grand âge, vous savez bien que vous ne risquez rien... plus rien, je veux dire. Mais j'aime prendre de menus plaisirs, ceux que la vieillesse nous laisse... La vue, par exemple, mais aussi le toucher. Je ne vous fais pas un dessin ; je ne pense pas que ce soit nécessaire...

— Vous voulez dire que vous regardez et tripotez ?

— Bien peu, je l'avoue ; je suis généreux, également... et je me suis arrangé avec Charles si... la tension devenait trop violente chez vous.

— Qu'est-ce à dire ? Parce que là, je ne comprends vraiment rien de ce que vous me racontez.

— Mon Dieu, vous êtes un diamant brut ! Je suis en train de vous expliquer que je peux vous masser, que j'adorerais vous voir sans fard, et que si le feu vous dévorait... mon pompier s'appellerait Charles.

— C'est de la folie douce à ce niveau ! Vous êtes un vieux détraqué, c'est cela ? Un vieux pervers !

— C'est la rançon de l'âge, ma belle. Mais tenez... ceci est pour vos frais.

Le barbon me tendit les mêmes images que Maxime et les colla dans ma main. Je nageais en plein délire : j'étais venue pour tenter de revoir Maxime et je trouvais un plus ancien encore qui me demandait... merde ! Je n'arrivais pas à y croire. De plus, celui-ci affichait clairement son incapacité à aller au bout de l'action dont il rêvait, mais il songeait à m'offrir au larbin de service ! Un vrai cauchemar...

Calée au fond de mon fauteuil, j'envisageais la possibilité d'une fuite rapide, mais lui ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'agenouilla devant moi ; « se prosterna » aurait été mieux choisi. Ses mains fines et blanches constellées de taches brunes prirent l'un de mes pieds.

— Vous avez des chevilles magnifiques ! Je peux ?

— Quoi ?

— Retirer cette chaussure qui cache ce joli peton.

— ... !

Il n'a pas attendu mon assentiment : mon pied nu se retrouva entre ses mains. Lentement, il massa mes orteils, remontant délicatement vers ma cheville tout en psalmodiant des mots doux :

— Il est de toute beauté. Vos pieds sont des œuvres d'art, ma belle Sarah. J'ai envie de...

Sa phrase à peine terminée il se pencha davantage. Son visage vint à la rencontre de cette partie de moi si utile pour mes déplacements et il inonda cet endroit de bisous. Puis lentement, au même rythme que ses mains, sa bouche se mit à embrasser ma jambe depuis mes orteils jusqu'au genou ; il n'osa pas monter plus haut. Mais comme il levait désormais ma jambe pour la maintenir à hauteur de ses lèvres, il devait avoir une vue plongeante sur mon entrejambe.

L'idée même que ce vieillard me tripotait, si elle me dégoûtait quelque peu, m'amenait des frissons bizarres, une étrange langueur et un éveil de mes sens incompréhensibles. Mon pied atterrit sur l'épaule de ce Gérard alors que ses deux pattes frictionnaient maintenant le haut de ma cuisse. Et toujours aucune réaction de ma part, hormis la fermeture de mes paupières sous lesquelles des couleurs imprécises déclinaient un nouvel arc-en-ciel.

Les doigts étaient très doux – je devais l'admettre – et mon ventre, aussi débile que cela puisse paraître, me mettait clairement en transe. Le bonhomme ne s'embarrassait plus de parlottes inutiles : il laissait libre cours à ses pulsions, et ses caresses encore chastes n'allaient pas le rester encore très longtemps. Sa bouche humide longea cette cuisse nue de plus en plus haut. Depuis une seconde ou deux, sa langue flirtait avec le bord inférieur de ma culotte ; je pouvais sentir le souffle chaud de sa respiration très près de mon sexe.

Un énorme tressaillement me surprit alors que la ventouse de sa bouche se colla au tissu qui masquait mon intimité. Ma tête rejetée en arrière, à demi-couchée sur l'accoudoir du fauteuil que j'occupais, ma jambe relevée et ma jupe retroussée sur mes hanches, je devais faire figure de salope. Le pire étant bien sûr que je ne cherchais pas à me dégager de cette position ignoble. Encouragé par mon inertie, le gaillard, de sa seconde main, repoussa sur le côté le chiffon blanc. Une reddition sans condition qui devait flatter son ego ?

Le souffle recula d'un coup de quelques centimètres : il devait se gorger de la vue de cette conque ainsi présentée. Ce fut pour mieux revenir en écarter les deux pans. Cette fois, au cœur du sujet, la baveuse me renvoyait des milliers de petites pointes d'épingle qui me faisaient frissonner. Et aussi incroyable que ce fût, mon corps en redemandait. Comment mes deux imbéciles de mains sont-elles venues se loger sur le haut du crâne du vieillard ? Peu importait la langue, je ne cherchais plus que l'ivresse de ses passages.

Heureux comme tout, il s'en donnait à cœur joie, ce type qui deux heures plus tôt était un parfait inconnu. Du reste, je n'avais pour toute présentation que son prénom. Ce qu'il m'avait placé dans la main était éparpillé sur et autour du fauteuil tandis qu'il continuait son travail de sape en sourdine. Nul doute qu'il savait que je venais de jouir sous ses flatteries linguales, et... j'adorais ça. Il insista, renouvelant maints passages sur mon clitoris.

L'effet consista en une accentuation de mon désir tandis que d'un doigt enfoncé en moi, il tentait de faire redescendre la pression de ce corps de plus en plus enfiévré. Mais c'était trop avec la langue, et trop peu digitalement. Il ne parlait plus, bien trop occupé des lèvres pour le faire. Mais à un moment je sentis qu'un objet me frôlait le visage. Comment était-ce possible, Gérard ayant les deux mains très affairées à me donner du plaisir ? Je ne compris pas de suite : pour le faire, il m'aurait fallu ouvrir les yeux.

Paresseuse ? Indolente au point de ne pas vouloir savoir ? Un mix de tout cela, sans doute, et lorsque le truc vint se porter contre mes lèvres, eh bien... d'instinct j'ouvris en grand mes mâchoires : un sexe bien raide prenait ses aises dans ma cavité buccale. Rien à voir avec les léchouilles persistantes de mon géronte : c'était de la belle bite, bien raide et solide. Je ne tentai pas une résistance qui se serait avérée stérile ; au point où j'en étais rendue, le besoin de plus que des bécots se faisait sentir.

9. Erreur d'aiguillage

Carine et moi faisons l'amour. Oui, l'amour ! Nos ventres se retrouvent, se reconnaissent. Je ne sais plus si c'est bien, si c'est mal, mais ce qui se passe me prouve qu'il ne faut jamais dire « Fontaine je ne boirai pas de ton eau ! » Elle semble avoir une certaine dextérité pour ces amours saphiques qui me sont plus étrangers. Le plaisir que je retenais au début finit par me faire lâcher prise, et c'est bien caresse pour caresse que je rends à cette femme qui se démène dans le lit. Une fois la barrière psychologique franchie, je suis insatiable.

Je devrais dire nous sommes insatiables, parce que mon amie ne donne pas sa langue au chat... quoique c'est bien sur ma chatte que tout se déroule. Sa poitrine me sert également de tremplin pour démarrer une visite que j'aurais quelques heures plus tôt qualifiée de « contre nature », mais elle sait s'y prendre et je me sens surprise que cela soit si... différent de ce que les autres m'ont donné. Si les baisers avec les bouches peuvent sembler bien similaires, en analyser chaque détail les rend diamétralement opposés.

Il n'y a rien pour irriter ma peau : pas de poils piquants de barbe, pas de précipitation, juste une sorte de grande patience. De la persévérance également à s'employer à tirer une musique langoureuse de ces endroits que Carine visite. Elle va partout, sans hâte, prenant le temps de déguster, de revenir sur ces lieux qu'elle explore avec minutie. C'est donc d'une manière naturelle

et détachée que sans un mot elle me guide. Oui, c'est bien le bon mot.

Me diriger vers ce qu'elle attend, ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, tout bêtement. Alors tout comme ces pauvres vieux diables qui m'ont menée à la luxure, je me berce dans des jeux entre femmes qui nous transportent délicieusement dans une perversité non moins grande que celle, plus répandue, avec les hommes. Je ne me reconnais plus dans cette bacchante aux postures immorales. Je pousse le vice au plus profond de cette amie qui ne renie rien.

Mon inexpérience dans ce domaine devient un atout précieux : elle se délecte de mes hésitations, appuyant sur ma tête pour me faire comprendre que je dois accélérer ou ralentir telle ou telle câlinerie. Et ça fonctionne au-delà de toutes espérances : lorsqu'elle se met à trembler et à jouir, je crois que ça renforce mon propre désir, et je me lâche moi aussi. Le stupre m'entraîne dans des trucs dont je ne me serais jamais crue capable. Je passe du temps à boire ce qui coule de cette conque, fontaine si semblable à celle qu'elle vient de lécher.

Des sécrétions qui me donnent une sorte de frénésie et qui, en dégoulinant partout le long de ses fesses, amènent ma langue à folâtrer avec un endroit perdu, isolé au beau milieu d'une voie inexplorée. Elle relève simplement les jambes, signe qu'elle ouvre le chemin à la pointe qui capte les dernières gouttes de sa jouissance. Je garde les yeux clos et m'emploie alors à tourner autour de ce nombril brun, niché entre deux demi-sphères largement écartées.

Mon manège dure un long moment durant lequel Carine geint, se tortille et crie des mots que je ne veux même pas comprendre. De pute, je passe à lèche-cul, et ça en devient suspect... J'imagine bien ce qu'elle ressent pour avoir vécu d'identiques symptômes en compagnie de pauvres hères qui ne bandaient plus qu'imparfaitement. Ceux-là étaient passés maîtres dans l'art de la léchouille. Et je réactive chez ma copine les mêmes gémissements.

L'effet miroir me laisse pantelante, et je crois que j'ai un orgasme rien que de lui lécher l'anus. Il survient alors que la pointe baveuse de ma langue trouve enfin une ouverture et que les doigts crispés de Carine m'exhortent à aller encore plus profondément dans ce lieu sombre. Je perds pied dans des sentiments mitigés, relents d'exquises abjections. Je me noie dans ce qui devient douloureux tourment.

L'entendre crier, geindre, la voir se tordre en griffant les draps me fait mouiller de nouveau plus que de raison. Je me sens devenir folle au fur et à mesure qu'elle plonge dans un abyme qui ne peut pas avoir de fond, qui ne pourra s'arrêter que par la fin de ce que la langue lui procure... et je suis toute-puissante. Apparemment, je suis bonne élève, et ses leçons portent leurs fruits. Le champ de bataille est d'une humidité sans pareille et le parfum de sexe finit par m'enivrer totalement, me poussant à aller plus loin encore.

Carine est à moi ! Une proie que je déguste sans déplaisir. Elle marque un tournant dans ma sexualité bien pauvre : c'est la première fois que je ne vais rien obtenir en retour, sauf... de l'amour à l'état pur. Mon cœur bat la chamade d'une façon que je n'ai jamais connue, et je suis fière de la sentir se pâmer sous mes lèvres, sous mes doigts. À tel point que je regrette presque de ne pas posséder les attributs nécessaires pour la prendre intensément...

★

Je me sentis d'un coup secouée alors que le doigt qui jouait sur ma chatte y était toujours. Comment était-ce possible ? Un si frêle vieux bonhomme ne pouvait avoir une telle vigueur. Puis ses paroles me remontèrent dans le cerveau : « Je suis en train de vous expliquer que je peux vous masser, que j'adorerais vous voir sans fard, et que si le feu vous dévorait... mon pompier s'appellerait Charles. »

Il ne pouvait pas avoir fait cela ! Et pourtant... En moi, la queue qui naviguait n'avait eu aucune peine à entrer. Pas la moindre petite

douleur, pas la moindre sensation de brûlure. M'avait-il si bien préparée qu'il en avait facilité l'intromission ? Mais mon esprit se refusait à analyser la situation. Transportée par ces coups de reins d'une vigueur exceptionnelle, je me hasardai enfin à entrouvrir les paupières. L'homme entre mes jambes qui s'escrimait à me labourer... Charles, dont je ne savais rien d'autre que son prénom et son travail ; Charles qui me prenait...

Et ce Gérard qui insistait sur mon clitoris alors que la bite allait et venait en moi... une folie qui m'effrayait ! Cette femme baisée par l'un et caressée par l'autre, il ne pouvait en aucun cas s'agir de moi ! Durant de longues minutes, mon cavalier m'avait secouée dans tous les sens ; pour finir, sans même que j'en éprouve une gêne quelconque, il me faisait mettre à genoux, fesses relevées, croupe en l'air.

Il m'empoigna par les hanches et recommença une cavalcade digne d'un western. Quand il était prestement ressorti et que par un autre violent coup de reins son pénis s'était sciemment trompé de canal, je n'avais eu qu'une légère contraction. Pas le temps non plus de me rendre compte que déjà la sodomie se consommait avec une ardeur décuplée. Comble de l'ignominie, le vieux était couché sous mon ventre et se gavait de ma chatte, récupérant au passage les reliefs de ce coït anal des plus singuliers.

Je ne contrôlais plus rien ; je ne savais plus quoi faire ni quoi dire. Les deux mecs m'ont finalement laissé reprendre mes esprits durant un laps de temps que je n'aurais su mesurer. Lorsque mon rythme cardiaque est revenu à la normale, Charles s'était déjà éclipsé et Gérard me tenait la main.

— Eh bien, jolie Sarah, vous avez été merveilleuse ! Une amante extraordinaire et si fraîche... Charles est un homme heureux, et tous nos amis sont déjà prêts à vous rencontrer. Vous n'avez qu'un mot à dire et un choix à faire...

— Comment cela ?

— Vous voyez ces cadres ?

— Vous voulez dire les peintures sur les murs ?

— Oui. Chacune cache un minuscule judas, poste d'observation qui a permis à ces vieux messieurs de suivre vos amours... et je peux vous dire que vous avez fait sensation.

— C'est... c'est dégueulasse, comme plan !

— Mais non... Tenez : ils sont si satisfaits qu'ils ont tous fait une collecte ; et ce qui en ressort vous est réservé : c'est là, dans la poche de votre veste.

— Ils ont... tout vu ? Vous m'avez piégée !

— Mais non. Je pense que Maxime, s'il vous a donné notre adresse, savait que vous aimiez cela.

— Mais pas du tout...

— Écoutez, ma petite, vous avez été à la hauteur et, mon Dieu, vous méritez tous nos remerciements et cette obole que chacun a bien voulu mettre.

— C'est fou, ça !

— Notre porte vous est ouverte. Revenez quand vous le voulez, et l'un d'entre nous saura bien s'occuper de vous sans problème.

— Mais...

— Ainsi vous ne serez pas à un de nous, mais bien au groupe tout entier. Ce qui posera moins de problèmes, et surtout ne fera aucun jaloux. Cela vous convient comme proposition ?

— ...

Je me suis rhabillée sans bruit avec un nœud au fond de la gorge. J'étais donc devenue la salope de service de vieux messieurs riches, un groupe à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession... Et c'est donc ainsi qu'environ deux fois par mois je suis revenue à la Sainte Touche ! Petit à petit je me prenais au jeu ; j'osais plus, et de fourmi je devenais cigale. Avec la profusion vint aussi le gaspillage : il était plus aisé de dépenser, et parfois mes amies dans la panade venaient se faire dépanner.

Un cercle vicieux où l'opulence appelait le vice et où le vice montait à chaque fois d'un cran. J'avais presque tout accepté, sauf

les humiliations : je ne voulais pas que l'on touche à mon intégrité physique. Il aurait été si simple de gagner facilement encore plus en levant certains interdits ; pas question cependant de me dégrader plus que je ne l'étais déjà. Et j'ai toujours refusé de côtoyer un seul et unique type : la peur de m'attacher, de tomber amoureuse influençait mes choix.

Bien entendu, les anciens n'étaient pas tous de sombres satyres ; certains même étaient d'une touchante naïveté. Beaucoup n'avaient plus que ce moyen-là pour garder un contact avec une illusion sexuelle qui, sans moi, se serait trouvée moribonde. Mais ils savaient tous être doux, paternels. Ils aimaient me voir danser pour eux et, comble de la puissance, me caresser des heures durant. Bien sûr que dans ce bas monde il n'est plus rien de gratuit, et finalement je me consolais en songeant que je devenais une infirmière.

Une infirmière spéciale ? J'en étais consciente ; mais combien se croyaient chez leur psy dans ces moments-là ? Il m'eût été facile d'en abuser, de me servir de ce que je pouvais apprendre de ces gens influents qui, finalement, se mettaient plus à nu psychologiquement que lorsqu'ils se déshabillaient. Par ailleurs, mes rapports avec les jeunes de mon âge s'en ressentaient : plus moyen de croire en l'amour après ce que je voyais dans ces moments obscurs où les perversions se montraient sous les lumières crues des chambres de ce fameux club.

Après le dégoût de ma petite personne qui ne trouvait plus grâce à mes yeux, venait celui plus massif de la gent masculine dans son ensemble. Aucun homme, quel que fût le nombre d'années qu'il comptait, ne pouvait plus me faire vibrer le cœur. Et la limite fixée dans ma caboche – la ligne rouge – restait évidemment la fin de mes études. Ensuite, quoi qu'il pût arriver, je me débrouillerais seule et oublierais ces instants plus que moches.

Alors... pourquoi ces deux années qui me restaient à étudier me pesaient-elles autant ? J'avais amassé quelques noisettes, et en en tripotant de bien peu consistantes j'avais rendu plaisir pour plaisir

à ces âmes au bord du gouffre. Certains avaient lâché la rampe durant mon apprentissage ; jamais, fort heureusement, durant mes activités. Et le temps qui me filait entre les pattes me rendait plus difficile : j'imposais mes desideratas, et souvent c'était à prendre ou à laisser.

Il y avait plus de demandes que d'offres pour soulager ces gens riches, et il n'était pas question que je les aide auprès de nouvelles recrues. Je n'avais jamais vu ni croisé une autre fille lors de ces rencontres qui avaient toujours lieu le samedi soir. Quant au rythme, je le voulais plutôt espacé, histoire de les faire languir, mais pas seulement : il me fallait sans doute du temps pour atténuer les effets néfastes de ces instants dégradants, et une périodicité de deux semaines minimum n'était pas un luxe.

À la fin de ce nouveau mois, j'allais fêter mon anniversaire. Vingt-cinq ans, mais ici personne n'était, ne devrait être au courant. C'était fini. Pour la dernière fois je venais de franchir les portes du club de ces hommes qui s'offraient quelques heures d'illusoires plaisirs en ma compagnie. Je n'allais pas le chanter sur tous les toits. Cette fois, c'en était bien terminé. Plus question de revenir sur cette décision. Alors là, je venais pour jouer ma dernière partition.

Carine est aux petits soins. C'est petits mamours et grandes embrassades. Notre petit déjeuner matinal est agréable. Je ne suis pas amoureuse de cette nana, mais elle persiste à le croire. De toute évidence, elle s'est amourachée de cette Sarah nouvelle qui refait surface. Elle ne pose aucune question sur mes confidences nocturnes. Après ma douche, je veux filer rapidement, mais elle est près de la sortie.

— Tu reviendras ce soir ?

— J'ai toujours ma chambre au bahut... et puis je ne veux pas te déranger.

— Je... je crois que je suis amoureuse de toi.

— Ce n'est pas possible, Carine ! Je... nous avons fait fausse route cette nuit ; jamais nous n'aurions dû...

— Ne me dis pas cela, Sarah ! Tu es celle que j'attends depuis toujours. Et mon cœur t'est tout dévoué.

— Je ne mérite pas cet amour : je ne suis pas une femme bien selon les critères des gens qui nous entourent.

— Mais on s'en fout de tous ces cons qui jugent, qui condamnent. C'est notre cœur qui décide pour nous. Enfin, chez moi, c'est toujours comme ça que ça fonctionne.

— Je ne peux pas... je ne suis pas amoureuse de toi. Je ne veux pas te tromper, tu es mon amie depuis si longtemps... Alors pourquoi est-ce si soudainement que tu découvres que tu m'aimes ?

— Des mois, des années que je te kiffe en silence ! Toujours je t'ai espérée, mais tu es la seule à n'avoir rien vu.

— Tu plaisantes, là ? Les autres sont donc au courant ? Qu'est-ce qu'elles savent d'autre ?

— Ben... ne te fâche pas, mais... elles savent toutes où tu disparais mystérieusement certains samedis soir.

— Comment ça ? Elles savent quoi ?

— Ben... les petits vieux, les grosses pépettes. Tu vois de quoi je parle.

— Pourquoi personne ne m'en a jamais touché mot ? Pas la plus petite allusion... pourquoi, dans ce cas ?

— Tu ne t'es jamais dit que nous sommes tes amies ? Que nous ne voulions pas te mettre dans l'embarras ? Et puis... c'est ton choix. Nous n'avions pas à intervenir dans tes choix de vie. Pas une seule de nos amies n'aurait osé te faire de réflexions.

— ...

Je suis abasourdie par cette révélation. Comment est-ce possible ? Je me suis pourtant toujours montrée discrète. Personne ne devrait être au courant. Carine qui m'ouvre les bras cherche-t-elle à me consoler de cette gifle que je viens de prendre ? Ou bien est-ce encore sa fichue histoire d'amour qui remonte à la surface ? Pourquoi, alors que les larmes me montent aux yeux, pourquoi est-ce que je me love contre ce torse presque nu ? Un asile bien

frêle pour un chagrin tellement conséquent... Elle referme ses bras autour de mes épaules ; sa poitrine écrase la mienne. Mais quatre seins qui se serrent les uns contre les autres ne font pas un vrai paradis.

Je pleure doucement. La vie est une vacherie. La vie est mardique. Je sens ses mains qui me caressent le dos et je me dis que je suis bien là. C'est sans doute trop tôt pour savourer ce merveilleux moment. Elle se veut rassurante et ne prononce pas une parole. C'est à moi de digérer sa « confession » qui me donne un cafard terrible. Elles savaient toutes, mais pas une ne m'a fait un reproche ! Les mots – le sens premier de l'amitié – prennent d'un coup, ici, leur vraie valeur.

Sa bouche s'écrase sur mon front. Je me calme petit à petit et lève les yeux vers cette amie aux prunelles si brillantes.

— Merci !

— De quoi, ma puce ? Je suis là pour toi... et je n'attends rien en échange. Ça fait si longtemps que je t'aime sans espoir de retour que cette nuit doit rester mon plus tendre souvenir. Ça, les autres ne le sauront jamais... si tu ne leur dis pas.

— Apparemment, elles arrivent toujours à tout apprendre, on dirait...

— Ce sont tes drôles d'amis qui nous ont raconté...

— Mes drôles d'amis ? Mais ils ne sont pas et ne seront jamais mes amis !

— Alors il y en a au moins un qui s'est trouvé assez jaloux pour venir nous raconter ton histoire...

— Un, dis-tu ? Je ne comprends rien...

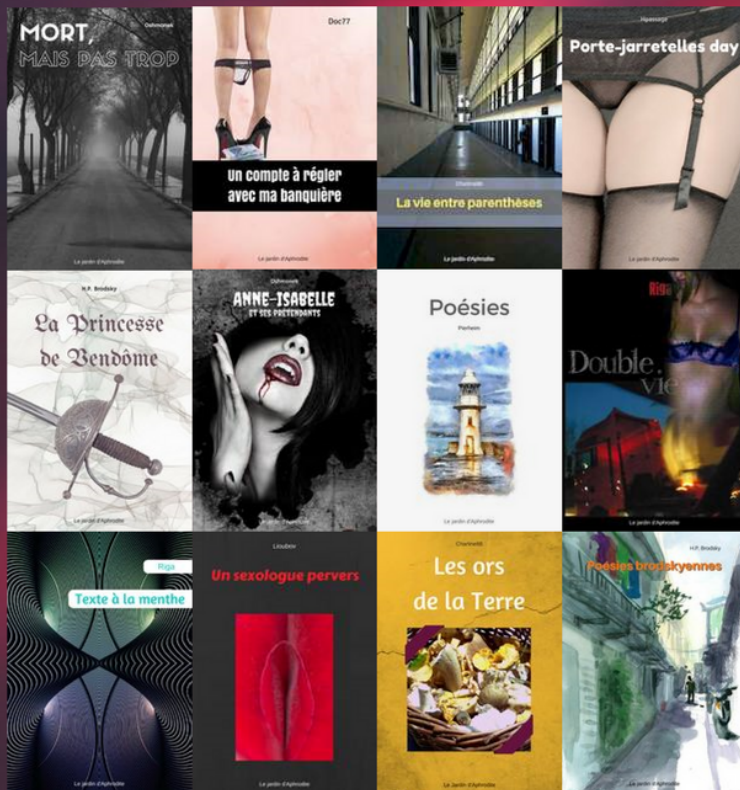
— Ben... un nommé Maxime ; ça ne te rappelle donc rien ?

La boucle est bouclée. C'est fini. Le club des anciens ne me reverra plus, et pour quelque temps je réside encore chez Carine. Je passe avec elle des moments tendres, et je la paie en retour par des câlins qu'elle apprécie.

Enfin, dans la vie, ne sommes-nous pas toujours toutes les « putes » de quelqu'un ? Qu'on le veuille ou non.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite